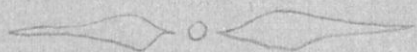


Κωνσταντίνος

Α.

Παναγιώτης



1920
ΚΥΠ
ΓΑΛ

ΓΑΛΛΙΚΗ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΤΟΜΟΣ Γ΄

διὰ τὴν γ' τάξιν τῶν γυμνασίων.
τὴν ἀντίστοιχον τάξιν τῶν λοιπῶν σχολείων
τῆς Μέσης Ἐκπαιδεύσεως, τὴν β' τάξιν τῶν Διδασκαλείων
θηλέων καὶ τὴν α' τάξιν τῶν Διδασκαλείων
ἀρρένων τῆς Δημοτ. Ἐκπαιδεύσεως

ΥΠΟ

ΘΕΟΔ. Γ. ΚΥΠΡΙΟΥ

Καθηγητοῦ τῆς Γαλλικῆς ἐν τῷ Γυμνασίῳ Ἀθηνῶν

ΕΚΔΟΣΙΣ ΤΕΤΑΡΤΗ



ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ

ΕΚΔΟΤΗΣ ΙΩΑΝΝΗΣ Δ. ΚΟΛΛΑΡΟΣ

ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ ΤΗΣ "ΕΣΤΙΑΣ,"

44 — Ὁδὸς Σταδίου — 44

1920

Δοκ. Γαλλικῆς
Βιβλίο
Τρίτοιο μετὰ τὴν β' βλίσκα καὶ φέρον δα. 5, 95
Συντ. Σημβ. — 359
δαν. 1, 25

μ. τ.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Τὰ γνήσια αντίτυπα φέρουσι τὴν ὑπογραφήν τοῦ συγγραφέως
καὶ τὴν σφραγίδα τοῦ βιβλιοπωλείου τῆς « Ἐστίας ».



Τύποις **ΠΑΡΑΣΧΕΥΑ ΑΕΩΝΗ**, ἐδὸς Περικλέους 16



Mme DE STAEL

Mme de STAËL (prononcez : stál) 1766—1817, fille du ministre Necker, élevée au milieu des hommes distingués qui se réunissaient chez son père, s'adonna de bonne heure aux belles-lettres. Rentrée à Paris après les secousses de la Révolution, son esprit, ses idées libérales lui valurent une influence que le Premier Consul jugea dangereuse. Elle reçut l'ordre de quitter Paris. C'est durant cet exil qu'elle écrit son premier roman: *Delphine*; puis elle voyagea en Allemagne et en Italie. Cette dernière contrée lui inspira un nouveau livre, son chef-d'œuvre: *Corinne*.

De retour en France, elle fut forcée de s'exiler encore une fois et reprit le chemin de l'Allemagne. Elle entreprit alors de faire connaître à ses compatriotes, dans un livre intitulé: *l'Allemagne, une littérature et un pays que la France ignorait ou dédaignait*.

LES RUINES DE POMPEÏA

Les ruines de Pompéia sont proches du Vésuve, et c'est par ces ruines que Corinne et lord Nelvil commencèrent leur voyage. Ils étaient silencieux l'un et l'autre: car le moment de la décision de leur sort approchait, et cette vague espérance dont ils avaient joui si longtemps, et qui s'accorde si bien avec l'indolence et la rêverie qu'inspire le climat d'Italie, devait enfin être remplacée par une destinée positive. Ils virent ensemble Pompéia, la ruine la plus curieuse de l'antiquité. 'A Rome,

l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics, et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés : mais à Pompéïa, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais les édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes, étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant, la farine qui allait être pétrie est encore là; les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville, qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attend quelqu'un, que le maître soit prêt à venir, et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été enseve-

lies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines et tombeaux sur tombeaux! Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris; cette vie humaine, dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplissent le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a longtemps que l'homme existe! qu'il y a longtemps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel, où règne l'immortalité? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été retrouvés à Herculanium et à Pompéia, et que l'on essaye de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres, que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière, où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

Les édifices publics, dans cette ville même de Pompéia qui était une des moins grandes de l'Italie, sont encore assez beaux. Le luxe des anciens avait presque toujours pour but un objet d'intérêt public. Leurs maisons particulières sont très petites, et l'on n'y voit point la recherche de la magnificence; mais un goût vif pour les beaux-arts s'y fait remarquer. Presque tout l'intérieur était orné de peintures les plus agréables et de pavés de mosaïque artistement travaillés. Il y a beaucoup de ces pavés sur lesquels on trouve écrit: «*Salve* (salut).» Ce mot est placé sur le seuil de la porte. Ce n'était pas sûrement une simple politesse que ce salut, mais une invocation à l'hospitalité. Les chambres sont

singulièrement étroites, peu éclairées, n'ayant jamais de fenêtres sur la rue, et donnant presque toutes sur un portique qui est dans l'intérieur de la maison, ainsi que la cour de marbre qu'il entoure. Au milieu de cette cour est une citerne simplement décorée. Il est évident, par ce genre d'habitation, que les anciens vivaient presque toujours en plein air, et que c'était ainsi qu'ils recevaient leurs amis. Rien ne donne une idée plus douce et plus voluptueuse de l'existence que ce climat qui unit intimement l'homme avec la nature. Il semble que le caractère des entretiens et de la société doit être tout autre, avec de telles habitudes, que dans les pays où la rigueur du froid force à se renfermer dans les maisons. On comprend mieux les dialogues de Platon en voyant ces portiques sous lesquels les anciens se promenaient la moitié du jour. Ils étaient sans cesse animés par le spectacle d'un beau ciel: l'ordre social, tel qu'ils le concevaient, n'était point l'aride combinaison du calcul et de la force, mais un heureux ensemble d'institutions qui excitaient les facultés, développaient l'âme, et donnaient à l'homme pour but le perfectionnement de lui-même et de ses semblables.

L'antiquité inspire une curiosité insatiable. Les érudits qui s'occupent seulement à recueillir une collection de noms qu'ils appellent l'histoire, sont sûrement dépourvus de toute imagination. Mais pénétrer dans le passé, interroger le cœur humain à travers les siècles, saisir un fait par un mot, et le caractère et les mœurs d'une nation par un fait; enfin, remonter jusqu'aux temps les plus reculés pour tâcher de se figurer comment la terre, dans sa première jeunesse, apparaissait aux regards des hommes, et de quelle manière ils sup-

portaient alors ce don de la vie, que la civilisation a tant compliqué maintenant, c'est un effort continu de l'imagination, qui devine et découvre les plus beaux secrets que la réflexion et l'étude puissent nous révéler. Ce genre d'intérêt et d'occupation attirait singulièrement Oswald, et il répétait souvent à Corinne, que s'il n'avait pas eu dans son pays de nobles intérêts à servir, il n'aurait trouvé la vie supportable que dans les contrées où les monuments de l'histoire tiennent lieu de l'existence présente. Il faut au moins regretter la gloire, quand il n'est plus possible de l'obtenir. C'est l'oubli seul qui dégrade l'âme; mais elle peut trouver un asyle dans le passé quand d'arides circonstances privent les actions de leur but.

Questions.

Par quelle ville Corinne et lord Nelvil commencèrent-ils leur voyage?

Pourquoi étaient-ils silencieux?

Quel aspect présentent les ruines de Pompéïa?... Faites-en une courte description.

Comment sont les édifices publics de Pompéïa?

Comment sont les maisons particulières des anciens?... Décrivez-les.

Comment doit-on étudier l'antiquité?

LE VÉSUYE

Au pied du Vésuve, la campagne est la plus fertile et la mieux cultivée que l'on puisse trouver dans le

royaume de Naples, c'est-à-dire dans la contrée de l'Europe la plus favorisée du ciel. La vigne célèbre, dont le vin est appelé *lacryma Christi*, se trouve dans cet endroit et tout à côté des terres dévastées par la lave. On dirait que la nature a fait un dernier effort en ce lieu voisin du volcan, et s'est parée de ses plus beaux dons avant de périr.

A mesure que l'on s'élève, on découvre, en se retournant, Naples et l'admirable pays qui l'environne ; les rayons du soleil font scintiller la mer comme des pierres précieuses ; mais toute la splendeur de la création s'éteint, par degrés, jusqu'à la terre de cendre et de fumée qui annonce d'avance l'approche du volcan. Les laves ferrugineuses des années précédentes tracent sur le sol leur large et noir sillon ; et tout est aride autour d'elles. A une certaine hauteur, les oiseaux ne volent plus ; à telle autre, les plantes deviennent très rares, puis les insectes mêmes ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consumée. Enfin tout ce qui a vie disparaît : vous entrez dans l'empire de la mort, et la cendre de cette terre pulvérisée roule seule sous vos pieds mal affermis.

Un ermite habite là, sur les confins de la vie et de la mort. Un arbre, le dernier adieu de la végétation, est devant sa porte ; et c'est à l'ombrage de son pâle feuillage que les voyageurs ont coutume d'attendre que la nuit vienne pour continuer leur route. Car, pendant le jour, les feux du Vésuve ne s'aperçoivent que comme un nuage de fumée, et la lave si ardente de nuit n'est que sombre à la clarté du soleil. Cette métamorphose elle-même est un beau spectacle, qui renouvelle chaque

soir l'étonnement que la continuité du même aspect pourrait affaiblir.

Q u e s t i o n s .

Quel aspect présente la campagne au pied du Vésuve?

Que découvre-t-on à mesure que l'on s'élève ?

Qui habite là?

Que voit-on devant la porte de l'ermite?

Expliquez pourquoi les voyageurs attendent que la nuit vienne pour continuer leur route.

LES NAPOLITAINS

Le peuple napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé, mais il n'est point vulgaire à la manière des autres peuples : sa grossièreté même frappe l'imagination. La rive africaine, qui borde la mer de l'autre côté, se fait déjà presque sentir, et il y a je ne sais quoi de numide dans les cris sauvages qu'on entend de toutes parts. Ces visages bruns, ces vêtements formés de quelques morceaux d'étoffe rouge ou violette, dont la couleur foncée attire les regards, ces lambeaux d'habillements que ce peuple artiste drape encore avec art, donnent quelque chose de pittoresque à la populace, tandis qu'ailleurs l'on ne peut voir en elle que les misères de la civilisation. Un certain goût pour la parure et les décorations se trouve souvent à Naples à côté du manque absolu des choses nécessaires ou commodes. Les boutiques sont ornées agréablement avec des fleurs et des fruits; quelques-unes ont un air de fête qui ne tient ni à l'abondance, ni à la félicité publique, mais seulement à la vivacité de l'imagination: on veut réjouir les

yeux avant tout. La douceur du climat permet aux ouvriers en tout genre de travailler dans la rue. Les tailleurs y font des habits, les traiteurs leurs repas, et les occupations de la maison, se passant ainsi au dehors, multiplient le mouvement de mille manières. Les chants, les danses, des jeux bruyants, accompagnent assez bien tout ce spectacle, et il n'y a point de pays où l'on sente plus clairement la différence de l'amusement au bonheur. Enfin, on sort de l'intérieur de la ville pour arriver sur les quais, d'où l'on voit et la mer et le Vésuve, et l'on oublie alors tout ce que l'on sait des hommes.

Q u e s t i o n s .

Parlez du caractère et de la vie des Napolitains.

Qu'est-ce qui frappe l'étranger venant pour la première fois à Naples?

Quel caractère les rues de Naples présentent-elles?... Et les boutiques?

Qu'est-ce qui permet aux ouvriers de travailler dans la rue?





BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE naquit au Hare en 1757, et mourut en 1814. La plus grande partie de sa vie se passa dans la gêne et dans des voyages incessants. Au retour de l'Île de France, il commença la publication de ses ouvrages, dont les principaux sont: les *Études de la nature*; *Paul et Virginie*, délicieuse idylle en prose, d'un genre tout nouveau et qui n'a rien à envier aux idylles des anciens; enfin les *Harmonies de la nature*.

Bernardin de Saint-Pierre est incontestablement l'un des meilleurs écrivains français de la fin du XVIII^e siècle.

Paul et Virginie

DEUX DAMES DANS LE DÉSERT

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'Île de France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au Nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; à droite, le

chemin qui mène du Port-Louis au quartier de Pamplémousses ; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine ; et, plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau ; un peu sur la droite, le cap Malheureux ; et au delà, la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques flots inhabités, entre autres le Coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines et le fracas des vagues qui se brisent au loin sur les récifs ; mais, au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes où s'arrêtent les nuages. Les pluies, que leurs pitons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leur pied les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi : mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimais à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à la

fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étais assis au pied de ces cabanes, et que j'en considérais les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il était, suivant la coutume des anciens habitants, en petite veste et en long caleçon. Il marchait nu-pieds, et s'appuyait sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étaient tout blancs et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut ; et, m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre où j'étais assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole : « Mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui ont appartenu ces deux cabanes ? » Il me répondit : « Mon fils, ces masures et ce terrain inculte étaient habités, il y a environ vingt ans, par deux familles qui y avaient trouvé le bonheur. Leur histoire est touchante ; mais dans cette île, située sur la route des Indes, quel Européen peut s'intéresser au sort de quelques particuliers obscurs ? Qui voudrait même y vivre heureux, mais pauvre et ignoré ? Les hommes ne veulent connaître que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à personne. »

« Mon père, repris-je, il est aisé de juger, à votre air et à votre discours, que vous avez acquis une grande expérience. Si vous en avez le temps, racontez-moi, je vous prie, ce que vous savez des anciens habitants de ce désert, et croyez que l'homme, même le plus dépravé par les préjugés du monde, aime à entendre parler du bonheur que donnent la nature et la vertu. »

Alors, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circonstances, après avoir appuyé quelque

temps ses mains sur son front, voici ce que le vieillard me raconta :

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de La Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette île pour y chercher fortune. Il avait avec lui une jeune femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était également aimé. Elle était d'une ancienne et riche maison de sa province, mais il l'avait épousée sans dot, parce que les parents de sa femme s'étaient opposés à son mariage, attendu qu'il n'était pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence à la mi-octobre ; et, peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissements fixes. Les effets qu'il avait emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'Ile de France, se trouva veuve et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse, dans un pays où elle n'avait ni crédit ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme après la mort de celui qu'elle avait uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte, dont le terrain était à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fer-

tiles, ni les plus favorables au commerce ; mais, cherchant quelque gorge de montagne, quelque asile caché où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants, de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts, comme si les rochers étaient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservait un à madame de La Tour que ne donnent ni les richesses ni la grandeur : c'était une amie.

Q u e s t i o n s .

Que voit-on sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis ?

Où les deux cabanes sont-elles situées ?... Décrivez le bassin. Pourquoi l'auteur aimait-il à se rendre dans ce lieu ?

Qui vit-il arriver, un jour ?

Comment était vêtu le vieillard ?

Pourquoi l'auteur lui adressa-t-il la parole ?... Que lui demanda-t-il ?

Racontez leur conversation.

De quel pays était M. de La Tour ?

Pourquoi se déterminait-il à venir dans l'Île de France ?

Où laissa-t-il sa femme ? Pourquoi ?

A quelle époque de l'année se trouvait-on ?

Que lui arriva-t-il ?

Que fit sa femme après la mort de son mari ?

Quel bien lui réservait la Providence ?

DEUX DAMES DANS LE DÉSERT (Suite).

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive, bonne et sensible; elle s'appelait Marguerite. Elle était née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle était chérie, et qui l'aurait rendue heureuse, si elle n'avait ajouté foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage; mais celui-ci s'éloigna d'elle. Elle s'était déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle était née, et à aller aux colonies. Un vieux noir, qu'elle avait acquis de quelques deniers empruntés, cultivait avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de La Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitait son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla, en peu de mots, de sa condition passée et de ses besoins présents. Marguerite, au récit de madame de La Tour, fut émue de pitié; elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Madame de La Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit, en la serrant dans ses bras: «Ah! Dieu veut finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi, qui vous suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parents.»

Je connaissais Marguerite, et, quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derrière la Montagne-Longue, je me regardais comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières; mais dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce temps-

là surtout, où cette île faisait peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y était un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers, un devoir et un plaisir.

Lorsque j'appris que ma voisine avait une compagne, je fus la voir pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de La Tour une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Je dis à ces deux dames qu'il convenait, pour leur intérêt et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpents. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à peu près égales : l'une renfermait la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de rochers et de ravins, qu'à peine on y peut marcher ; cependant il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux.

Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre ; car dans la saison des pluies il est marécageux, et dans les sécheresses il est dur comme du plomb : quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches.

Θ. Κυπρίου, Γαλλ. Χρηστ., γ' τμή., έκδ. τετάρτη

2

Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de La Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot ; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, que nous puissions toujours nous voir, nous parler et nous entr'aider. »

Il fallait cependant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvait au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de La Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étaient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre, et sur la propriété de leurs familles. * Moi-même j'ai coupé des palissades sur la montagne ; j'ai apporté des feuilles de latanier des bords de la mer pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas ! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir ! Le temps, qui détruit si rapidement les monuments des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes était achevée, que madame de La Tour accoucha d'une fille. J'avais été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appelait Paul. Madame de La Tour me pria aussi de nommer sa fille conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. « Elle sera vertueuse, dit-elle, et elle sera heureuse. »

Bientôt ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnais de temps en temps, mais surtout par les travaux

assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, était un noir iolof, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avait de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivait indifféremment, sur les deux habitations, les terrains qui lui semblaient les plus fertiles, et il y mettait les semences qui leur convenaient le mieux. Il allait couper du bois à brûler dans la montagne et casser des roches çà et là dans les habitations pour en aplanir les chemins. Il faisait tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisait avec zèle.

Il était fort attaché à Marguerite, et il ne l'était guère moins à madame de La Tour, dont il avait épousé la négresse, qui s'appelait Marie. Elle était née à Madagascar d'où elle avait apporté quelque industrie, surtout celle de faire des paniers et des étoffes appelées *pagnes*, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle avait soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui était bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfants et un gros chien qui veillait la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filaient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisait à leur entretien et à celui de leur famille ; mais, d'ailleurs, elles étaient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchaient nu-pieds dans leur habitation et ne portaient de souliers que pour aller le dimanche, de grand matin, à la messe à l'église des Pamplemousses, que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis ; mais

elles se rendaient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étaient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves.

Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique ? Si ces dames avaient un peu à souffrir au dehors, elles rentreraient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les apercevaient de cette hauteur, sur le chemin des Pamplémousses, qu'ils accouraient jusqu'au bas de la montagne pour les aider à la remonter. Elles lisaient dans les yeux de leurs esclaves la joie qu'ils avaient de les revoir. Elles trouvaient chez elles la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devaient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, se donnant les doux noms d'amie, de compagne et de sœur, n'avaient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeait vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Questions.

- Qui demeurait dans ce lieu depuis un an ?
- Pourquoi cette femme s'était-elle déterminée à aller aux colonies ?
- Quel accueil fit Marguerite à Mme de La Tour ?
- Que fit celui qui conte cette histoire lorsqu'il apprit que Marguerite avait une compagne ?
- Quel conseil leur donna-t-il ?
- Qui fit le partage ?
- À qui échet la partie supérieure?... Et la partie inférieure ?
- Où se trouvait la case de Marguerite?... Où est-ce qu'on bâtit celle de Mme de La Tour ?
- Comment s'appelait l'enfant de Marguerite ?

Quel nom donna-t-on à la fille de Mme de La Tour ?

Parlez des occupations de ces deux amies et de celles de leurs esclaves.

Ces deux dames étaient-elles vraiment heureuses ?

UN ORAGE AU MILIEU D'UNE BELLE SAISON

Cependant madame de La Tour, voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentait augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disait quelquefois : « Si je venais à mourir, que deviendrait Virginie, sans fortune ? »

Elle avait en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et dévote, qui lui avait refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de La Tour, qu'elle s'était bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais, devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvait, loin de son pays, dénuée de support et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui était d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivait donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étaient écoulées sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin, en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de La Bourdonnais dans cette île, madame de La Tour apprit que ce gouverneur avait à lui remettre une lettre

de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier cette fois d'y paraître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de La Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandait à sa nièce qu'elle avait mérité son sort pour avoir épousé un aventurier : que la mort prématurée de son mari était un juste châtement de Dieu ; qu'elle avait bien fait de passer aux îles, plutôt que de déshonorer sa famille en France ; qu'elle était, après tout, dans un bon pays, où tout le monde faisait fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissait par se louer elle-même.

Elle ajoutait, par post-scriptum, que, toute réflexion faite, elle l'avait fortement recommandée à M. de La Bourdonnais. Elle l'avait en effet recommandée, mais, suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré : afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avait calomniée.

Madame de La Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de La Bourdonnais, prévenu contre elle. Il ne répondit, à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes : « Je verrai... nous verrons... avec le temps... il y a bien des malheureux !... Pourquoi indisposer une tante respectable ?... C'est vous qui avez tort. »

Madame de La Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à

son amie : « Voilà le fruit de onze ans de patience ! » Mais comme il n'y avait que madame de La Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine était-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : « Qu'avons-nous besoin de tes parents ? Dieu nous a-t-il abandonnés ? C'est lui seul qui est notre père. N'avons-nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour ? Pourquoi donc te chagriner ? Tu n'as pas de courage. » Et, voyant madame de La Tour pleurer, elle se jeta à son cou et, la serrant dans ses bras : « Chère amie ! s'écria-t-elle, chère amie ! » Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix.

A ce spectacle, Virginie, fondant en larmes, pressait alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur ; et Paul, les yeux enflammés de colère, criait, serrait les poings, frappait du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : « Ah !... madame !... ma bonne maîtresse !... ma mère !... ne pleurez pas. »

De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de La Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content : « Mes enfants, vous êtes cause de ma peine, mais vous faites toute ma joie. O mes chers enfants ! le malheur ne m'est venu que de loin ; le bonheur est autour de moi. » Paul et Virginie ne la comprirent pas ; mais quand ils la virent tranquille, ils sourirent et se mirent à la caresser. Ainsi ils continuèrent tous d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Questions.

- Qu'est-ce qui augmentait l'inquiétude de Mme de La Tour ?
 A qui eut-elle recours ?
 Quel caractère avait sa tante ?
 Quand Mme de La Tour reçut-elle une lettre de sa tante ?
 Qui était M. de La Bourdonnais ?
 Pourquoi reçut-il Mme de La Tour avec beaucoup de froideur?...
 Que lui dit-il ?
 Sa tante devait-elle refuser des secours à sa nièce?... Qu aurait-elle dû faire plutôt ?
 Que fit Mme de La Tour en arrivant à l'habitation?... Que firent Paul et Virginie?... Et leurs esclaves ?
 Qu'est-ce qui dissipa le chagrin de Mme de La Tour?... Que fit-elle ?

ÉPISCODE DE PAUL ET VIRGINIE

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe de l'église des Pamplémousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : «Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive ; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la Rivière-Noire ; il m'a traitée comme vous le voyez.»

En même temps, elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : «Je voulais aller me noyer ;

mais, sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit : puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir.» Virginie, tout émue, lui répondit : «Rassurez-vous, infortunée créature ! Mangez, mangez!» Et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit : «Pauvre misérable ! j'ai envie d'aller demander votre grâce à votre maître : en vous voyant, il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui ? — Ange de Dieu, repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez.»

Virginie appela son frère et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit, par des sentiers au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimperent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints.

Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord, l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus ; mais, quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix, qui tremblait, ainsi que tout son

corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche et, levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître ; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus ; et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : « Ma sœur, il est plus de midi ; tu as faim et soif ; nous ne trouverons point ici à dîner ; redescendons le morne et allons demander à manger au maître de l'esclave.— Oh ! non ! mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop de peur. Souviens-toi de ce que dit quelquefois maman : Le pain du méchant remplit la bouche de gravier.— Comment ferons-nous donc ? dit Paul ; ces arbres ne produisent que de mauvais fruits ; il n'y a pas seulement ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir.— Dieu aura pitié de nous, reprit Virginie ; il exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture. »

A peine avait-elle dit ces mots qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent, et, après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords.

Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au

milieu de ses feuilles est un fort bon manger ; mais, quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avait pas même un couteau.

L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste. Autre embarras: il n'avait point de briquet, et d'ailleurs, dans cette île, si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs : avec l'angle d'une pierre, il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différente; il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et, le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir, du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres et mit le feu au pied du palmiste, qui bientôt après tomba avec un grand fracas.

Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le

souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet. Cependant Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.

Q u e s t i o n s .

A quoi était occupée Virginie, un dimanche, au lever de l'aurore?
Où était sa mère?

Qui est-ce qui se présenta sous les bananiers de leur habitation?
Qu'est-ce qu'une esclave marronne?

Pourquoi l'esclave fuyait-elle son maître?

Que fit Virginie?... Que proposa-t-elle ensuite à son frère?

Racontez comment Virginie obtint la grâce de l'esclave.

Que firent ensuite les deux enfants?... Avaient-ils faim et soif?

Que proposa Virginie?... Pourquoi Paul refusa-t-il?

Que trouvèrent-ils à manger?

Quel arbre aperçurent-ils?... Qu'est-ce qu'un palmiste?

Comment Paul arriva-t-il à abattre l'arbre?

Quel repas firent-ils?

Qu'est-ce qui inquiétait Virginie?

Que lui dit Paul pour la tranquilliser?

ÉPISODE DE PAUL ET VIRGINIE (Suite).

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés, car ils n'avaient pas de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie : « Notre case est vers le soleil du milieu du jour; il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon amie. »

Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étaient, coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux.

«N'aie pas peur, lui disait-il; je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière-Noire t'avait refusé la grâce de son esclave, je me serais battu avec lui. —Comment! dit Virginie, avec cet homme si grand et si méchant? A quoi t'ai-je exposé? Mon Dieu! qu'il est difficile de faire le bien! Il n'y a que le mal de facile à faire.»

Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur, et il se flattait de monter ainsi la montagne, qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent et il fut obligé de la mettre à terre et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors: «Mon frère, le jour baisse; tu as encore des forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, et retourne seul à notre case pour tranquilliser nos mères.—Oh! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ce bois, j'allumerai du feu, j'abattrai un palmiste; tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre à l'abri.»

Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit, sur le tronc d'un vieil arbre penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre qui pendaient de son tronc; elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds que les pierres des chemins avaient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil, qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre pour découvrir au moins la montagne, mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant.

Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le brame des cerfs qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que

quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force : « Venez, venez au secours de Virginie ! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : « Virginie !... Virginie ! »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors par son expérience toute la faiblesse de ses ressources et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : « Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh ! j'ai été bien imprudente ! » Et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : « Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous. »

A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur qui vient le soir tuer des cerfs à l'affût. » Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. « Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case : oui, je reconnais sa voix ; serions-nous si près d'arriver au pied de notre montagne ? »

En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant, et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot.

Quand Domingue eut repris ses sens : « O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétude !

comme elles ont été étonnées quand elles ne vous ont plus retrouvés au retour de la messe, où je les accompagnais ! Marie, qui travaillait dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allais, je venais autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin, j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre, je les ai fait flairer à Fidèle, et sur-le-champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas ; il m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là que j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une négresse marroime, et qu'il vous avait accordé sa grâce ! Mais quelle grâce ! Il me l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, à un billot de bois, et avec un collier de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidèle, toujours quêtant, m'a mené sur le morne de la Rivière-Noire, où il s'est arrêté encore en aboyant de toute sa force : c'était sur le bord d'une source, auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu qui fumait encore. Enfin, il m'a conduit ici : nous sommes au pied de la montagne, et il y a encore quatre bonnes lieues jusqu'à chez nous. Allons, mangez et prenez des forces.»

Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits et une grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : «Oh ! qu'il est difficile de faire le bien!»

Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Dominique alluma du feu, et, ayant cherché dans les rochers un bois tortu qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle

tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma, car il était déjà nuit.

Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher : leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. «Où est le temps, leur disait-il, où je vous portais tous deux à la fois dans mes bras ? Mais maintenant vous êtes grands, et je suis vieux.»

Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs maçons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : «Bons petits blancs, n'ayez pas peur ; nous vous avons vus passer ce matin avec une négresse de la Rivière Noire ; vous alliez demander sa grâce à son mauvais maître : en reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur nos épaules.» Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules ; et, Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie, attendrie, disait à Paul : «O mon ami ! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense.»

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient : «Est-ce vous ? mes enfants ?» Ils répondirent avec les noirs : «Oui, c'est nous !» Et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie qui venaient

au-devant d'eux avec des tisons flambants. «Malheureux enfants, dit Madame de La Tour, d'où venez-vous? Dans quelles angoisses vous nous avez jetées!—Nous venons, dit Virginie, de la Rivière-Noire, demander la grâce d'une pauvre esclave marronne, à qui j'ai donné ce matin le déjeuner de la maison, parce qu'elle mourait de faim: et voilà que les noirs marrons nous ont ramenés.»

Madame de La Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit: «Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert!» Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait: «Et toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne action!»

Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois en leur souhaitant toute sorte de prospérité.

Q u e s t i o n s .

Que firent les deux enfants après dîner?

Quel morne descendirent-ils?... Où arrivèrent-ils?

Racontez comment ils passèrent la rivière.

Que fit Virginie après s'être un peu reposée?

Qu'arriva-t-il ensuite?

Qu'est-ce qui leur fit perdre de vue la montagne sur laquelle ils se dirigeaient?

Que fit Paul pour chercher un chemin?

Pourquoi se mit-il à crier? . Que lui dit Virginie?

Qu'entendirent-ils bientôt?... Quelle surprise éprouvèrent-ils?

Que leur dit Domingue?

Racontez comment il put retrouver ses jeunes maîtres.

Que leur donna-t-il à manger?

Quel embarras éprouva-t-il quand il fallut se mettre en route?

Qui vit-il arriver?

Que dit le chef de la troupe?... Où plaça-t-il les enfants?

Quand arrivèrent-ils au pied de leur montagne?

Comment furent-ils reçus par leurs mères?

Que leur dit Mme de La Tour?... Que répondit Virginie?

LE NAUFRAGE DU SAINT-GÉRAN

Après un voyage à Paris, Virginie revient à l'île de France à bord du **Saint-Géran**, qui fait naufrage.

Un matin, au point du jour (c'était le 24 décembre 1744), Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon était le signallement d'un vaisseau qu'on voyait en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportait pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'était embarqué pour aller le reconnaître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé était le *Saint-Géran*, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il était à quatre lieues au large, et qu'il ne mouilleraît au Port-Louis que le lendemain dans l'après-dîner, si le vent était favorable. Il n'en faisait point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportait de France. Il y en avait une pour madame de La Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendait son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air, sans pouvoir parler, et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de

La Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandait à sa mère qu'elle avait éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avait voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettait d'arriver à l'Île de France que dans la saison des ouragans ; qu'elle avait essayé en vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devait à sa mère et aux habitudes du premier âge; qu'elle en avait été traitée de fille insensée, dont la tête était gâtée par les romans; qu'elle n'était maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'était opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre et d'une grosse mer qui régnait au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille, transportée de joie, s'écria : « Virginie est arrivée ! » Maîtres et serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de La Tour dit à Paul : « Mon fils, allez prévenir notre voisin de l'arrivée de Virginie. » Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvait être dix heures du soir. Je venais d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'aperçus, à travers les palissades de ma cabane, une lumière dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appelait. Je me lève, et à peine j'étais habillé, que Paul, hors de lui et tout essoufflé, me saute au cou en me disant : « Allons, allons, Virginie est arrivée ! Allons au port : le vaisseau y mouillera au point du jour. »

Sur-le-champ nous nous mettons en route. Comme nous traversions le bois de la Montagne-Longue, et que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'était un noir qui s'avavançait à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venait, et où il allait en si grande hâte. Il me répondit : « Je viens du quartier de l'île appelé la Poudre-d'Or ; on m'envoie au port avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du canon pour demander du secours, car la mer est bien mauvaise ! » Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage. *

Je dis alors à Paul : « Allons vers le quartier de la Poudre-d'Or, au-devant de Virginie ; il n'y a que trois lieues d'ici. »

Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée : on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais, ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout : et ce silence me parut

encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé.

Questions.

Qu'aperçut Paul, un matin?... Pourquoi courut-il à la ville?

Qu'est-ce qu'il apprit?... Que lui remit le gouverneur?

Qui fit la lecture de la lettre?

Que mandait Virginie à sa mère?

Que fit la famille?

Qui alla prévenir leur voisin de l'arrivée de Virginie?

Que lui dit-il?... Que firent-ils sur-le-champ?

Qui rencontrèrent-ils?... Que leur dit ce noir?

Que firent alors Paul et l'habitant?

Qu'entendirent-ils chemin faisant?

Pourquoi le vaisseau tirait-il du canon?

Que se passa-t-il une demi-heure après?

LE NAUFRAGE DU SAINT-GÉRAN (Suite).

Nous nous hâtions d'avancer, sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'Or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable : ils en couvraient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitants s'étaient rassemblés. Nous fîmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitants nous raconta que, dans l'après-midi, il avait vu un vaisseau en pleine mer, porté sur l'île

par les courants ; que la nuit l'avait dérobé à sa vue ; que, deux heures après le coucher du soleil, il l'avait entendu tirer du canon pour appeler du secours ; mais que la mer était si mauvaise qu'on n'avait pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui ; que, bientôt après, il avait cru apercevoir ses fanaux allumés, et que, dans ce cas, il craignait que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le Coin de Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis ; que, si cela était, ce qu'il ne pouvait toutefois affirmer, ce vaisseau était dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole et nous dit qu'il avait traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte ; qu'il l'avait sondé, et que la tenue et le mouillage en étaient très bons, et que le vaisseau y était en parfaite sûreté, comme dans le meilleur port. « J'y mettrais toute ma fortune, ajouta-t-il, et j'y dormirais aussi tranquillement qu'à terre. » Un troisième habitant dit qu'il était impossible que ce vaisseau entrât dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvaient naviguer. Il assura qu'il l'avait vu mouiller au delà de l'île d'Ambre ; en sorte que, si le vent venait à s'élever au matin, il serait le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitants ouvrirent d'autres opinions.

Pendant qu'ils contestaient entre eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour ; mais il faisait trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui d'ailleurs était couverte de brume ; nous n'entrevîmes au

large qu'un nuage sombre qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'apercevait dans ce jour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparaissaient de temps en temps au milieu des nuages qui circulaient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours : c'était le gouverneur, M. de La Bourdonnais, qui arrivait à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils et d'un grand nombre d'habitants et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à la fois.

A peine leur décharge fut faite, que nous aperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau était à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçûmes alors, à travers le brouillard, le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandait la manœuvre, et les cris des matelots qui crièrent trois fois : vive le roi ! car c'est le cri des Français dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies : comme si, dans les dangers, ils appelaient leur prince à leur secours, ou comme s'ils voulaient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le *Saint-Gerain* aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de La Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitants

du voisinage chercher des vivres, des planches, des câbles et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs, chargés de provisions et d'agres, qui venaient des habitations de la Poudre-d'Or, du quartier de Flacque et de la rivière du Rempart. Un des plus anciens de ces habitants s'approcha du gouverneur et lui dit : « Monsieur, on a entendu, toute la nuit, des bruits sourds dans la montagne ; dans les bois les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse de vent ; les oiseaux de marine se réfugient à terre : certainement tous ces signes annoncent un ouragan.—Eh bien ! mes amis, répondit le gouverneur, nous y sommes préparés, et sûrement le vaisseau l'est aussi. »

Questions.

- Quand Paul et l'habitant arrivèrent-ils sur le bord de la mer ?
 Que virent-ils à l'entrée du bois ?... Où passa-t-on la nuit ?
 Dites ce que racontaient les habitants.
 Qu'entendit-on vers les sept heures du matin ?
 Que fit le gouverneur ?.. Qu'arriva-t-il alors ?
 Quelles parties du vaisseau put-on apercevoir ?
 Que fit le *Saint-Gérand* ?
 Qu'est-ce que le gouverneur envoya chercher ? ..Que fit-il allumer ?
 Que lui dit un des plus anciens de ces habitants ?
 Que répondit le gouverneur ?

LE NAUFRAGE DU SAINT GÉRAND (Suite).

En effet, tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient à leur centre, d'un noir affreux et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-cul, des

frégates, des coupeurs d'eau et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : «Voilà l'ouragan !» et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal.

Le *Saint-Géran* parut alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenu sur son arrière. Il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'île de France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et, à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air ; mais, dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée.

Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts fonds semés de récifs.

Chaque lame qui venait se briser sur la côte s'avancait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait

des galets à plus de cinquante pieds dans les terres ; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui en balayait la surface, les portait par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête ; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament ; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieus.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent, et, comme il n'était plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras :

« Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr ?

— Que j'aie à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure ! »

Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir

sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde, dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le *Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder, car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on eût pu en faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes vagues d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux.

On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la rejoindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son frère à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu.

Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont; il s'approcha de Virginie avec respect; nous le vîmes se jeter à ses genoux et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le

repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la ! sauvez-la ! ne la quittez pas ! » Mais, dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants.

A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer ; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avait voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort certaine, s'agenouilla sur le sable, en disant : « Mon Dieu ! vous m'avez sauvé la vie ; mais je l'aurais donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle qui n'a jamais voulu se déshabiller comme moi. »

Domingue et moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul, sans connaissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens ; et nous cherchâmes de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporterait point le corps de Virginie : mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions même pas rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte,

dans un naufrage où un grand nombre de personnes avaient péri, la plupart doutant, d'après une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence ; car il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Questions.

- Quels signes annonçaient l'ouragan ?
 Qu'entendit-on vers les neuf heures du matin ?
 Comment le *Saint-Géran* parut-il alors ?
 Où était-il mouillé ? . . . Quelle était sa position ?
 Comment fut-il jeté sur les rochers ?
 Que voulut faire Paul ? . . . Qui l'en empêcha ?
 Dites comment il s'avança vers le *Saint-Géran*.
 Put-il l'aborder ? . . . Pourquoi ?
 Où se précipita l'équipage ? . . . Que fit Virginie ?
 Que fit le dernier matelot avant de se jeter à la mer ?
 Pourquoi Virginie le repoussa-t-elle ?
 Que fit le matelot ? . . . Et Virginie ?
 Que devint Paul ? . . . A-t-on pu retrouver le corps de Virginie ?
 Quelle impression vous a produite cette perte ?





PROSPER MÉRIMÉE

Prosper Mérimée (1803-1870) est surtout célèbre par ses Nouvelles, qui sont classiques, et resteront dans la littérature française comme autant de chefs-d'œuvre d'observation, de récits clairs, sobres, émouvants. Il a l'art de conter en un style net et vigoureux.

Ses œuvres principales sont : la Chronique du règne de Charles IX, roman historique ; Colomba, nouvelle qui nous donne une intéressante description des mœurs corses au commencement du XIX^e siècle. Mateo Falcone, un de ses meilleurs contes, nous montre un exemple de ces mœurs primitives d'une si sauvage rudesse.

Colomba

COLOMBA DEMANDE DU SANG

Colomba, héroïne de la nouvelle qui porte son nom, est une jeune fille corse, qui, fidèle aux mœurs primitives et barbares de son pays, a juré la mort de ceux qu'elle accuse d'avoir fait mourir son père. Au contraire, son frère Orso, qui a servi comme officier sur le continent, est devenu tout à fait étranger à la rudesse et aux usages sauvages de son pays. Les guerres de l'Empire terminées, il est rentré en Corse, et c'est par lui que Colomba compte poursuivre la *vendetta* (vengeance).

Un matin, après déjeuner, Colomba sortit un instant, et, au lieu de revenir avec un livre et du papier, parut

avec son mezzaro sur la tête. Son air était plus sérieux encore que de coutume.

« Mon frère, dit-elle, je vous prierai de sortir avec moi.

— Où veux-tu que je t'accompagne ? dit Orso en lui offrant son bras.

— Je n'ai pas besoin de votre bras, mon frère, mais prenez votre fusil et votre boîte à cartouches. Un homme ne doit jamais sortir sans ses armes.

— A la bonne heure ! il faut se conformer à la mode. Où allons-nous ? »

Colomba, sans répondre, serra le mezzaro autour de sa tête, appela le chien de garde, et sortit suivie de son frère. S'éloignant à grands pas du village, elle prit un chemin creux qui serpentait dans les vignes, après avoir envoyé devant elle le chien, à qui elle fit un signe qu'il semblait bien connaître ; car aussitôt il se mit à courir en zigzag, passant dans les vignes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours à cinquante pas de sa maîtresse, et quelquefois s'arrêtant au milieu du chemin pour la regarder en remuant la queue. Il paraissait s'acquitter parfaitement de ses fonctions d'éclaireur.

« Si Muschetto aboie, dit Colomba, armez votre fusil, mon frère, et tenez-vous immobile. »

A un demi-mille du village, après bien des détours, Colomba s'arrêta tout à coup dans un endroit où le chemin faisait un coude. Là s'élevait une petite pyramide de branchages, les uns verts, les autres desséchés, amoncelés à la hauteur de trois pieds environ. Du sommet on voyait percer l'extrémité d'une croix de bois peinte en noir. Dans plusieurs cantons de la Corse, surtout dans les montagnes, un usage extrêmement ancien, et

qui se rattache peut-être à des superstitions du paganisme, oblige les passants à jeter une pierre ou un rameau d'arbre sur le lieu où un homme a péri de mort violente. Pendant de longues années, aussi longtemps que le souvenir de sa fin tragique demeure dans la mémoire des hommes, cette offrande singulière s'accumule ainsi de jour en jour. On appelle cela l'*omas*, le *muchio* d'un tel.

Colomba s'arrêta devant ce tas de feuillage, et, arrachant une branche d'arbousier, l'ajouta à la pyramide. «Orso, dit-elle, c'est ici que notre père est mort. Prions pour son âme, mon frère!» Et elle se mit à genoux. Orso l'imita aussitôt. En ce moment, la cloche du village tinta lentement, car un homme était mort dans la nuit. Orso fondit en larmes.

Au bout de quelques minutes, Colomba se leva, l'œil sec, mais la figure animée. Elle fit du pouce, à la hâte, le signe de croix familier à ses compatriotes, et qui accompagne d'ordinaire leurs serments solennels; puis entraînant son frère, elle reprit le chemin du village. Ils rentrèrent en silence dans leur maison; Orso monta dans sa chambre. Un instant après, Colomba l'y suivit, portant une petite cassette qu'elle posa sur la table. Elle l'ouvrit, et en tira une chemise couverte de larges taches de sang. «Voici la chemise de votre père, Orso.» Et elle la jeta sur ses genoux. «Voici le plomb qui l'a frappé.» Et elle posa sur la chemise deux balles oxydées. «Orso, mon frère, cria-t-elle en se précipitant dans ses bras et l'étreignant avec force, Orso! tu le vengeras!» Elle l'embrassa avec une espèce de fureur, baisa les balles et la chemise, et sortit de la chambre, laissant son frère comme pétrifié sur sa chaise.

Orso resta quelque temps immobile, n'osant éloigner de lui ces épouvantables reliques. Enfin, faisant un effort, il les remit dans la cassette et courut à l'autre bout de la chambre se jeter sur son lit, la tête tournée vers la muraille, enfoncée dans l'oreiller, comme s'il eût voulu se dérober à la vue d'un spectre. Les dernières paroles de sa sœur retentissaient sans cesse à ses oreilles, et il lui semblait entendre un oracle fatal, inévitable, qui lui demandait du sang, et du sang innocent. Longtemps il demeura dans la même position, sans oser détourner la tête. Enfin il se leva, ferma la cassette, et sortit précipitamment de sa maison, courant la campagne, et marchant devant lui sans savoir où il allait.

Questions.

Que fit Colomba, un matin, après déjeuner ?

Que proposa-t-elle à son frère ?... Que fit Orso ?

Quel chemin prirent-ils ?... De qui étaient-ils accompagnés ?

Pourquoi Colomba prend-elle toutes ces précautions ?

Où s'arrêta-t-elle ?... Qu'est-ce qui s'élevait là ?

Comment était cette pyramide ? Décrivez-la.

Parlez de l'usage fort ancien qui existe dans plusieurs cantons de la Corse.

Que fit Colomba en arrivant devant ce tas de feuillage ?

Que dit-elle à son frère ?

Comment rentrèrent-ils dans leur maison ?

Que fit Colomba ?... Que dit-elle à Orso ?

Quel effet produisirent ces reliques sur Orso ?

Que fit-i après le départ de sa sœur ?

ORSO VENGE SON PÈRE

Colomba, peu après le départ d'Orso, avait appris par ses espions que les Barricini tenaient la campagne, et, dès ce moment, elle fut en proie à une vive inquiétude.

On la voyait parcourir la maison en tous sens, allant de la cuisine aux chambres préparées pour ses hôtes, ne faisant rien et toujours occupée, s'arrêtant sans cesse pour regarder si elle n'apercevait pas dans le village un mouvement inusité.

Vers onze heures une cavalcade assez nombreuse entra dans Pietranera : c'étaient le colonel, sa fille, leurs domestiques et leur guide. En les recevant, le premier mot de Colomba fut : « Avez-vous vu mon frère ? » Puis elle demanda au guide quel chemin ils avaient pris, à quelle heure ils étaient partis ; et, sur ses réponses, elle ne pouvait comprendre qu'ils ne se fussent pas rencontrés.

— Peut-être que votre frère aura pris par le haut, dit le guide ; nous, nous sommes venus par le bas.

Mais Colomba secoua la tête et renouvela ses questions. Malgré sa fermeté naturelle, augmentée encore par l'orgueil de cacher toute faiblesse à des étrangers, il lui était impossible de dissimuler ses inquiétudes, et bientôt elle les fit partager au colonel et surtout à miss Lydia, lorsqu'elle les eut mis au fait de la tentative de réconciliation qui avait eu une si malheureuse issue.

Miss Nevil s'agitait, voulait qu'on envoyât des messagers dans toutes les directions, et son père offrait de remonter à cheval et d'aller avec le guide à la recherche d'Orso. Les craintes de ses hôtes rappelèrent à Colomba ses devoirs de maîtresse de maison. Elle s'efforça de sourire, pressa le colonel de se mettre à table, et trouva pour expliquer le retard de son frère vingt motifs plausibles qu'au bout d'un instant elle détruisait elle-même. Croyant qu'il était de son devoir d'homme de chercher à rassurer les femmes, le colonel proposa son explication aussi :

— Je gage, dit-il, que della Rebbia aura rencontré du gibier ; il n'a pu résister à la tentation, et nous allons le voir revenir la carnassière toute pleine. Parbleu ! ajouta-t-il, nous avons entendu sur la route quatre coups de fusil. Il y en avait deux plus forts que les autres, et j'ai dit à ma fille : Je parie que c'est della Rebbia qui chasse. Ce ne peut être que mon fusil qui fait tant de bruit.

Colomba pâlit, et Lydia, qui l'observait avec attention, devina sans peine quels soupçons la conjecture du colonel venait de lui suggérer. Après un silence de quelques minutes, Colomba demanda vivement si les deux fortes détonations avaient précédé ou suivi les autres. Mais ni le colonel, ni sa fille, ni le guide, n'avaient fait grande attention à ce point capital.

Vers une heure, aucun des messagers envoyés par Colomba n'étant encore revenu, elle rassembla tout son courage et força ses hôtes à se mettre à table ; mais, sauf le colonel, personne ne put manger. Au moindre bruit sur la place, Colomba courait à la fenêtre, puis revenait s'asseoir tristement, et, plus tristement encore, s'efforçait de continuer avec ses amis une conversation insignifiante à laquelle personne ne prêtait la moindre attention et qu'interrompaient de longs intervalles de silence.

Q u e s t i o n s .

- Qu'arriva-t-il après le départ d'Orso ?
 Dites pourquoi Colomba était en proie à une vive inquiétude.
 Qui entra dans Pietranera vers onze heures ?
 Quel fut le premier mot de Colomba en recevant ses hôtes ?
 Pourquoi ne rencontrèrent-ils pas son frère ?
 Que fit Colomba ?... Et Miss Nevil ?... Et le colonel ?

Que fit Colomba pour les rassurer ?

Quelle explication proposa le colonel ?

Quels soupçons sa conjecture suggéra-t-elle à Colomba ?

Que demanda celle-ci ?... Que répondirent ses hôtes ?

A quelle heure se mit-on à table ?

Que faisait Colomba au moindre bruit ?

ORSO VENGE SON PÈRE (Suite).

Tout d'un coup on entendit le galop d'un cheval.

— Ah ! cette fois, c'est mon frère, dit Colomba en se levant.

Mais à la vue de Chilina montée à califourchon sur le cheval d'Orso :

— Mon frère est mort ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Le colonel laissa tomber son verre, miss Nevil poussa un cri, tous coururent à la porte de la maison. Avant que Chilina pût sauter à bas de sa monture, elle était enlevée comme une plume par Colomba qui la serrait à l'étouffer. L'enfant comprit son terrible regard, et sa première parole fut celle du cœur d'Othello : « Il vit ! » Colomba cessa de l'étreindre, et Chilina tomba à terre aussi lestement qu'une jeune chatte.

— Les autres ? demanda Colomba d'une voix rauque.

Chilina fit le signe de la croix avec l'index et le doigt du milieu. Aussitôt une vive rougeur succéda, sur la figure de Colomba, à sa pâleur mortelle. Elle jeta un regard ardent sur la maison des Barricini et dit en souriant à ses hôtes :

— Rentrons prendre le café.

L'Iris des bandits en avait long à raconter. Son patois, traduit par Colomba en italien tel quel, puis en anglais

par miss Nevil, arracha plus d'une imprécation au colonel, plus d'un soupir à miss Lydia ; mais Colomba écoutait d'un air impassible : seulement elle tordait sa serviette damassée de façon à la mettre en pièces. Elle interrompit l'enfant cinq ou six fois pour se faire répéter que Brandolaccio disait que la blessure n'était pas dangereuse et qu'il en avait vu bien d'autres. En terminant, Chilina rapporta qu'Orso demandait avec instance du papier pour écrire, et qu'il chargeait sa sœur de supplier une dame qui peut-être se trouverait dans sa maison, de n'en point partir avant d'avoir reçu une lettre de lui. — C'est, ajouta l'enfant, ce qui le tourmentait le plus ; et j'étais déjà en route quand il m'a rappelée pour me recommander cette commission. C'était pour la troisième fois qu'il me la répétait.

A cette injonction de son frère, Colomba sourit légèrement et serra fortement la main de l'Anglaise, qui foudit en larmes et ne jugea pas à propos de traduire à son père cette partie de la narration.

— Oui, vous resterez avec moi, ma chère amie, s'écria Colomba en embrassant miss Nevil, et vous nous aiderez.

Puis, tirant d'une armoire quantité de vieux linge, elle se mit à le couper pour faire des bandes et de la charpie. En voyant ses yeux étincelants, son teint animé, cette alternative de préoccupation et de sang-froid, il eût été difficile de dire si elle était plus touchée de la blessure de son frère qu'enchantée de la mort de ses ennemis.

Tantôt elle versait du café au colonel et lui vantait son talent à le préparer ; tantôt, distribuant de l'ouvrage à miss Nevil et à Chilina, elle les exhortait à coudre les bandes et à les rouler ; elle demandait pour

la vingtième fois si la blessure d'Orso le faisait beaucoup souffrir. Continuellement elle s'interrompait au milieu de son travail pour dire au colonel :

— Deux hommes si adroits ! si terribles !... Lui seul, blessé, n'ayant qu'un bras... il les a abattus tous les deux. Quel courage, colonel ! N'est-ce pas un héros ? Ah ! miss Nevil, qu'on est heureux de vivre dans un pays tranquille comme le vôtre !... Je suis sûre que vous ne connaissez pas encore mon frère !... Je l'avais dit : l'épervier déploiera ses ailes... Vous vous trompiez à son air si doux... C'est qu'auprès de vous, miss Nevil... Ah ! s'il vous voyait travailler pour lui... Pauvre Orso !

Miss Lydia ne travaillait guère et ne trouvait pas une parole. Son père demandait pourquoi l'on ne se hâtait pas de porter plainte devant un magistrat. Il parlait de l'enquête du *coroner* et de bien d'autres choses également inconnues en Corse. Enfin il voulait savoir si la maison de campagne de ce bon M. Brandolaccio, qui avait donné des secours au blessé, était fort éloignée de Pievanera, et s'il ne pourrait pas aller lui-même voir son ami.

Et Colomba répondait avec son calme accoutumé qu'Orso était dans le maquis ; qu'il avait un bandit pour le soigner ; qu'il courait grand risque s'il se montrait avant qu'on se fût assuré des dispositions du préfet et des juges ; enfin qu'elle ferait en sorte qu'un chirurgien habile se rendit en secret auprès de lui.

— Surtout, monsieur le colonel, souvenez-vous bien, disait-elle, que vous avez entendu les quatre coups de fusil, et que vous m'avez dit qu'Orso avait tiré le second.

Le colonel ne comprenait rien à l'affaire, et sa fille ne faisait que soupirer et s'essuyer les yeux.

Q u e s t i o n s .

Qui était Chilina ?

Que fit Colomba quand elle la vit ?

Que lui demanda-t-elle ?... Que répondit l'enfant ?

Que fit Colomba quand elle sut que ses ennemis étaient morts ?

Racontez ce que rapporta Chilina.

La blessure d'Orso était-elle dangereuse ?

Pourquoi se mit-on à faire des bandes et de la charpie ?

Que dit Colomba de son frère ?

Où se trouvait Orso ?

Quel danger y avait-il à se montrer ?

UN LUGUBRE CORTÈGE

Le jour était déjà fort avancé lorsqu'une triste procession entra dans le village. On rapportait à l'avocat Barriolini les cadavres de ses enfants, chacun couché en travers d'une mule que conduisait un paysan. Une foule de clients et d'oisifs suivait le lugubre cortège. Avec eux on voyait les gendarmes, qui arrivent toujours trop tard, et l'adjoint, qui levait les bras au ciel, répétant sans cesse : « Que dira M. le préfet ! » Quelques femmes, entre autres une nourrice d'Orlanduccio, s'arrachaient les cheveux et poussaient des hurlements sauvages. Mais leur douleur bruyante produisait moins d'impression que le désespoir muet d'un personnage qui attirait tous les regards. C'était le malheureux père, qui, allant d'un cadavre à l'autre, soulevait leurs têtes souillées de terre, baisait leurs lèvres violettes, soutenait leurs membres déjà roidis, comme pour leur éviter les cahots de la route. Parfois on le voyait ouvrir la bouche pour parler, mais il n'en sortait pas un cri, pas une parole. Toujours les yeux fixés sur les cadavres, il se heurtait contre les

pierres, contre les arbres, contre tous les obstacles qu'il rencontrait.

Les lamentations des femmes, les imprécations des hommes redoublèrent lorsqu'on se trouva en vue de la maison d'Orso. Quelques bergers rebbianistes ayant osé faire entendre une acclamation de triomphe, l'indignation de leurs adversaires ne put se contenir. « Vengeance ! vengeance ! » crièrent quelques voix.

On lança des pierres, et deux coups de fusil dirigés contre les fenêtres de la salle où se trouvaient Colomba et ses hôtes percèrent les contrevents et firent voler des éclats de bois jusque sur la table près de laquelle les deux femmes étaient assises.

Miss Lydia poussa des cris affreux, le colonel saisit un fusil, et Colomba, avant qu'il pût la retenir, s'élança vers la porte de la maison et l'ouvrit avec impétuosité. Là, debout sur le seuil élevé, les deux mains étendues pour maudire ses ennemis :

— Lâches ! s'écria-t-elle, vous tirez sur des femmes, sur des étrangers ! Êtes-vous Corses ? êtes-vous hommes ? Misérables qui ne savez qu'assassiner par derrière, avancez ! je vous défie ! Je suis seule ; mon frère est loin. Tuez-moi, tuez mes hôtes ! cela est digne de vous.... Vous n'osez, lâches que vous êtes ! vous savez que nous nous vengeons. Allez, allez pleurer comme des femmes, et remerciez-nous de ne pas vous demander plus de sang !

Il y avait dans la voix et dans l'attitude de Colomba quelque chose d'imposant et de terrible ; à sa vue, la foule recula épouvantée, comme à l'apparition de ces fées malfaisantes dont on raconte en Corse plus d'une histoire effrayante dans les veillées d'hiver.

L'adjoint, les gendarmes et un certain nombre de femmes profitèrent de ce mouvement pour se jeter entre les deux partis; car les bergers rebbianistes préparaient déjà leurs armes, et l'on put craindre un moment qu'une lutte générale ne s'engageât sur la place. Mais les deux factions étaient privées de leurs chefs, et les Corses, disciplinés dans leurs fureurs, en viennent rarement aux mains dans l'absence des principaux auteurs de leurs guerres intestines. D'ailleurs, Colomba, rendue prudente par le succès, contint sa petite garnison.

— Laissez pleurer ces pauvres gens, disait-elle; laissez ce vieillard emporter sa chair. A quoi bon tuer ce vieux renard qui n'a plus de dents pour mordre? — Giudice Barricini! souviens-toi du deux août! Souviens-toi du portefeuille sanglant où tu as écrit de ta main de faussaire. Mon père y avait inscrit ta dette; tes fils l'ont payée. Je te donne quittance, vieux Barricini!

Colomba, les bras croisés, le sourire du mépris sur les lèvres, vit porter les cadavres dans la maison de ses ennemis, puis la foule se dissiper lentement. Elle referma sa porte, et rentrant dans la salle à manger, dit au colonel :

— Je vous demande bien pardon pour mes compatriotes, Monsieur. Je n'aurais jamais cru que des Corses tirassent sur une maison où il y a des étrangers et je suis honteuse pour mon pays.

Q u e s t i o n s .

Quand la triste procession entra-t-elle dans le village?

Que rapportait-on à Barricini?

Qui suivait le cortège?

Que faisaient les femmes ? et le père ?
Que fit-on lorsqu'on se trouva en vue de la maison d'Orso ?
Que firent quelques bergers rebbianistes ?
Pourquoi tira-t-on des coups de fusil ?... Que fit Colomba ?
Qui se jeta entre les deux partis pour prévenir une lutte générale ?
Que dit Colomba à sa petite garnison ?
Que dit-elle au colonel en rentrant dans la salle à manger ?





ERNEST RENAN

Ernest Renan (1823-1892), né à Tréguier (Côtes-du-Nord). Après avoir fait ses études au collège de sa ville natale, il entra aux séminaires de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, d'Issy et de Saint-Sulpice. Il devint professeur au Collège de France. Sa réputation ne cessant de grandir, il fut vers la fin de sa vie un des écrivains les plus goûtés et un directeur de conscience de la démocratie.

Ses œuvres capitales sont l'Avenir de la Science et les Souvenirs d'enfance et de jeunesse. Renan est un savant d'une rare érudition et un écrivain dont le style est merveilleux de souplesse.

Athènes

L'impression que me fit Athènes est de beaucoup la plus forte que j'aie jamais ressentie. Il y a un lieu où la perfection existe ; il n'y en a pas deux : c'est celui-là. Je n'avais rien imaginé de pareil. C'était l'idéal cristallisé en marbre pentélique qui se montrait à moi. Jusque-là, j'avais cru que la perfection n'est pas de ce monde ; une seule révélation me paraissait se rapprocher de l'absolu. Depuis longtemps, je ne croyais plus au miracle, dans le sens propre du mot ; cependant la destinée unique du peuple juif, aboutissant à Jésus et au christianisme, m'apparaissait comme quelque chose de tout à fait à part. Or voici qu'à côté du miracle juif venait se placer pour moi le miracle grec, une chose qui n'a

existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus, mais dont l'effet durera éternellement, je veux dire un type de beauté éternelle, sans nulle tache locale ou nationale. Je savais bien, avant mon voyage, que la Grèce avait créé la science, l'art, la philosophie, la civilisation ; mais l'échelle me manquait. Quand je vis l'Aeropole, j'eus la révélation du divin, comme je l'avais eue la première fois que je sentis vivre l'Évangile, en apercevant la vallée du Jourdain des hauteurs de Casyoun. Le monde entier alors me parut barbare. L'Orient me choqua par sa pompe, son ostentation, ses impostures. Les Romains ne furent que de grossiers soldats ; la majesté du plus beau Romain, d'un Auguste, d'un Trajan, ne me sembla que pose auprès de l'aisance, de la noblesse simple de ces citoyens fiers et tranquilles. Celtes, Germains, Slaves m'apparurent comme des espèces de Scythes consciencieux, mais péniblement civilisés. Je trouvai notre moyen âge sans élégance ni tournure, entaché de fierté déplacée et de pédantisme. Charlemagne m'apparut comme un gros palefrenier allemand ; nos chevaliers me semblèrent des lourdauds, dont Thémistocle et Alcibiade eussent souri. Il y a eu un peuple d'aristocrates, un public tout entier composé de connaisseurs, une démocratie qui a saisi des nuances d'art tellement fines que nos raffinés les aperçoivent à peine. Il y a eu un public pour comprendre ce qui fait la beauté des Propylées et la supériorité des sculptures du Parthénon. Cette révélation de la grandeur vraie et simple m'atteignit jusqu'au fond de l'être. Tout ce que j'avais connu jusque-là me sembla l'effort maladroit d'un art jésuitique, un rococo composé de pompe niaise, de charlatanisme et de caricature.

C'est principalement sur l'Acropole que ces sentiments m'assiégeaient. Un excellent architecte avec qui j'avais voyagé avait coutume de me dire que, pour lui, la vérité des dieux était en proportion de la beauté solide des temples qu'on leur a élevés. Jugée sur ce pied-là, Athéné serait au-dessus de toute rivalité. Ce qu'il y a de surprenant, en effet, c'est que le beau n'est ici que l'honnêteté absolue, la raison, le respect même envers la divinité. Les parties cachées de l'édifice sont aussi soignées que celles qui sont vues. Aucun de ces trompe-l'œil qui, dans nos églises en particulier, sont comme une tentative perpétuelle pour induire la divinité en erreur sur la valeur de la chose offerte. Ce sérieux, cette droiture, me faisaient rougir d'avoir plus d'une fois sacrifié à un idéal moins pur. Les heures que je passais sur la colline sacrée étaient des heures de prière. Toute ma vie repassait, comme une confession générale, devant mes yeux. Mais ce qu'il y avait de plus singulier, c'est qu'en confessant mes péchés, j'en venais à les aimer : mes résolutions de devenir classique finissaient par me précipiter plus que jamais au pôle opposé. Un vieux papier que je retrouve parmi mes notes de voyage contient ceci :

*Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus
arrivé à en comprendre la parfaite beauté.*

« O noblesse ! ô beauté simple et vraie ! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères ; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infimes. L'initiation que tu conférais à

L'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts.

»Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages colorés qu'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste ; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

»Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que tes Argonautes ne connurent pas. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires : je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel.

»Des prêtres, d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos, qui a créé le monde, et de son fils, qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurhythmie, et semblables à des forêts ; seulement ils ne sont pas solides, ils tombent en ruines au bout de cinq ou six cents ans ; ce sont des fantaisies de barbares, qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison.

Mais ces temples me plaisaient, je n'avais pas étudié ton art divin ; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : « Salut, étoile de la mer, ... reine de ceux qui gémissent en cette vallée de larmes, » ou bien : « Rose mystique, Tour d'ivoire, Maison d'or, Étoile du matin... » Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond, je deviens presque apostat. Pardonne-moi ce ridicule ; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mis dans ces vers, et combien il m'en coûte de suivre la raison toute nue.

» Et puis si tu savais combien il est devenu difficile de te servir ! Toute noblesse a disparu. Les Scythes ont conquis le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres ; il n'y a plus que des rois issus d'un sang lourd, des majestés dont tu sourirais. De pesants Hyperboréens appellent légers ceux qui te servent. . . Une *pamborie* redoutable, une ligue de toutes les sottises, étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe. Même ceux qui t'honorent, qu'ils doivent te faire pitié ! Te souviens-tu de ce Calédonien qui, il y a cinquante ans, brisa ton temple à coups de marteau pour l'emporter à Thulé ? Ainsi font-ils tous... J'ai écrit, selon quelques-unes des règles que tu aimes, ô Théonoé, la vie du jeune dieu que je servis dans mon enfance ; ils me traitent comme un Évhémère ; ils m'écrivent pour me demander quel but je me suis proposé ; ils n'estiment que ce qui sert à faire fructifier leurs tables de trapézites. Et pourquoi écrit-on la vie des dieux, ô ciel ! si ce n'est pour faire aimer le divin qui fut en eux, et pour montrer que ce divin vit encore et vivra éternellement au cœur de l'humanité ?

»Te rappelles-tu ce jour, sous l'archontat de Dionysidore, où un laid petit Juif, parlant le grec des Syriens, vint ici, parcourut les parvis sans te comprendre, lut tes inscriptions tout de travers et crut trouver dans ton enceinte un autel dédié à un dieu qui serait *le Dieu inconnu*? Eh bien, ce petit Juif l'a emporté; pendant mille ans, on t'a traitée d'idole, ô Vérité; pendant mille ans, le monde a été un désert où ne germait aucune fleur. Durant ce temps, tu te faisais, ô Salpinx, clairon de la pensée. Déesse de l'ordre, image de la stabilité céleste, on était coupable pour t'aimer, et, aujourd'hui qu'à force de consciencieux travail nous avons réussi à nous rapprocher de toi, on nous accuse d'avoir commis un crime contre l'esprit humain en rompant des chaînes dont se passait Platon.

»Toi seule es jeune, ô Cora; toi seule es pure, ô Vierge; toi seule es saine, ô Hygie; toi seule es forte, ô Victoire. Les cités, tu les gardes, ô Promachos; tu as ce qu'il faut de Mars, ô Aréa; la paix est ton but, ô Pacifique. Législatrice, source des constitutions justes; Démocratie, toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprends-nous à extraire le diamant des foules impures. Providence de Jupiter, ouvrière divine, mère de toute industrie, protectrice du travail, ô Ergané, toi qui fais la noblesse du travailleur civilisé et le mets si fort au-dessus du Scythe paresseux; Sagesse, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même, après avoir respiré profondément; toi qui habites dans ton père, entièrement unie à son essence; toi qui es sa compagne et sa conscience; Énergie de Zeus, étincelle qui allumes

et entretiens le feu chez les héros et les hommes de génie, fais de nous des spiritualistes accomplis. Le jour où les Athéniens et les Rhodiens luttèrent pour le sacrifice, tu choisiss d'habiter chez les Athéniens, comme plus sages. Ton père cependant fit descendre Plutus dans un nuage d'or sur la cité des Rhodiens, parce qu'ils avaient aussi rendu hommage à sa fille. Les Rhodiens furent riches; mais les Athéniens eurent de l'esprit, c'est-à-dire la vraie joie, l'éternelle gaieté, la divine enfance du cœur.

»Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. Courons, venons en troupe. Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins, formeront des théories sacrées pour rapporter les débris qu'elles possèdent, en disant : « Pardonne-nous, déesse ! c'était pour les sauver des mauvais génies de la nuit, » et rebâtiront tes murs au son de la flûte, pour expier le crime de l'infâme Lysandre ! Puis ils iront à Sparte maudire le sol où fut cette maîtresse d'erreurs sombres, et l'insulter parce qu'elle n'est plus.

» Ferme en toi, je résisterai à mes fatales conseillères ; à mon scepticisme, qui me fait douter du peuple ; à mon inquiétude d'esprit, qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore ; à ma fantaisie, qui, après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. O Archégète, idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'œuvre, j'aime mieux être le dernier dans ta maison que le premier ailleurs. Oui, je m'attacherai au stylobate de ton temple ; j'oublierai toute discipline hormis la tienne, je me ferai stylite sur tes colonnes, ma cellule sera sur ton architrave. Chose plus difficile !

pour toi, je me ferai, si je peux, intolérant, partial. Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste. Je serai injuste pour ce qui ne te touche pas ; je me ferai le serviteur du dernier de tes fils. Les habitants actuels de la terre que tu donnas à Erechthée, je les exalterai, je les flatterai. J'essayerai d'aimer jusqu'à leurs défauts ; je me persuaderai, ô Hippià, qu'ils descendent des cavaliers qui célèbrent là-haut, sur le marbre de ta frise, leur fête éternelle. J'arracherai de mon cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur. Je cesserai d'aimer mes maladies, de me complaire en ma fièvre. Soutiens mon ferme propos, ô Salutaire ; aide-moi, ô toi qui sauves !

»Que de difficultés, en effet, je prévois ! que d'habitudes d'esprit j'aurai à changer ! que de souvenirs charmants je devrai arracher de mon cœur ! J'essayerai ; mais je ne suis pas sûr de moi. Tard je t'ai connue, beauté parfaite. J'aurai des retours, des faiblesses. Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie, se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument, devient alors une sagesse. Si une société, si une philosophie, si une religion eût possédé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est. Tous ceux qui, jusqu'ici, ont cru avoir raison se sont trompés, nous le voyons clairement. Pouvons-nous sans folle outrecuidance croire que l'avenir ne nous jugera pas comme nous jugeons le passé ? Voilà les blasphèmes que me suggère mon esprit profondé-

ment gâté. Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point, n'exciterait plus maintenant que l'ennui.

»Tu souris de ma naïveté. Oui, l'ennui... Nous sommes corrompus : qu'y faire ? J'irai plus loin, déesse orthodoxe ; je te dirai la dépravation intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui. Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté.

»Tu es vraie, pure, parfaite ; ton marbre n'a point de tache ; mais le temple d'Hagia-Sophia, qui est à Byzance, produit aussi un effet divin avec ses briques et son plâtras. Il est l'image de la voûte du ciel. Il croulera ; mais, si ta cella devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi.

»Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un grouffre sans nom. O abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts.»

Questions.

- Qui est Renan?... Quelle impression lui fit Athènes ?
Quelle révélation eut-il quand il vit l'Acropole ?
Où fait-il cette prière?... A quelle déesse l'adresse-t-il ?
Quelle décision prend-il?... Quelles difficultés prévoit-il ?
Comment finit-il sa prière ?





PIERRE CORNEILLE

Pierre Corneille (1606-1684), né à Rouen, est le premier en date des grands écrivains dramatiques français. Ses principales tragédies sont : Le Cid qui exalte le sentiment de l'honneur ; Horace (le dévouement à la patrie) ; Cinna (la clémence) ; Polyucte (la foi religieuse). Corneille a en outre écrit une charmante comédie : Le Menteur.

Les héros de Corneille sont par leurs sentiments élevés au-dessus de l'humanité. On a dit qu'il peignait plus grand que nature. Dans ses tragédies, la lutte s'engage entre le devoir et la passion, et c'est le devoir qui l'emporte. L'idéal de Corneille, c'est le sublime ; les qualités de son style sont la noblesse et la véhémence ; il a fréquemment des traits de génie qui étonnent.

Le Cid

ANALYSE DU CID

I. Don Rodrigue, qui sera surnommé le Cid ou le vainqueur, aime Chimène, fille de don Gormas. Une rivalité s'établit entre les pères des deux amants ; chacun d'eux aspire à devenir gouverneur du prince de Castille. Don Diègue, père de Rodrigue, obtient la préférence. Don Gormas l'outrage par un soufflet. Le noble vieillard, trahi par l'âge, remet à son fils le soin de sa vengeance.

II. Le comte refuse satisfaction. Rodrigue le provoque et le tue. Il suit son devoir sans rien relâcher de sa passion ; Chimène fait la même chose à son tour, sans laisser ébranler son dessein par son amour, et demande au roi la tête de son amant.

III. Le Cid vient offrir à Chimène la vengeance qu'elle poursuit. Il se présente à elle au moment où, tout en avouant son

amour, elle se déclare résolue à poursuivre le meurtrier de son père. A sa vue, Chimène laisse éclater son désespoir et songe plutôt à mourir qu'à se venger.

IV. La mort du comte a fait perdre au Cid Chimène. Qu'elle lui pardonne ou non, elle ne peut être à lui, il faut rendre possible cette union. Les Maures font une irruption. Rodrigue les repousse. Cette victoire fait souhaiter que Chimène oublie la mort de son père en faveur de sa patrie.

V. Chimène a remis sa cause entre les mains d'un champion auquel elle promet sa fortune et sa personne. Don Sanche, champion de Chimène, est vaincu. Le mariage de Rodrigue avec Chimène est entrevu comme possible.

ACTE I—SCÈNE VI

Le comte de Gormas, poussé par la jalousie, vient de s'oublier jusqu'à souffleter don Diègue. Les deux hommes mettent l'épée à la main, mais don Diègue, affaibli par l'âge, est bientôt désarmé. N'ayant pu tirer vengeance lui-même de l'affront reçu, le vieillard appelle auprès de lui son fils Rodrigue.

DON DIÈGUE, DON RODRIGUE

DON DIEGUE

Rodrigue, as-tu du cœur ?

DON RODRIGUE

Tout autre que mon père

L'éprouverait sur l'heure.

DON DIÈGUE

Agréable colère !

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !

Je reconnais mon sang à ce noble courroux ;

Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.

Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;

Viens me venger.

DON RODRIGUE

De quoi ?

DON DIÈGUE

D'un affront si cruel

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel :
 D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie,
 Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ;
 Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,
 Je le remets au tien pour venger et punir.
 Va contre un arrogant éprouver ton courage :
 Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.
 Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
 Je te donne à combattre un homme à redouter ;
 Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
 Porter partout l'effroi dans une armée entière.
 J'ai vu, par sa valeur, cent escadrons rompus ;
 Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus,
 Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
 C'est...

DON RODRIGUE

De grâce, achevez.

DON DIÈGUE

Le père de Chimène.

DON RODRIGUE

Le...

DON DIÈGUE

Ne réplique point, je connais ton amour,
 Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.
 Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense :
 Enfin, tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :
 Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;
 Montre-toi digne fils d'un père tel que moi ;
 Accablé des malheurs où le destin me range,
 Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

ACTE II — SCÈNE II

Le comte de Gormas ayant gravement insulté don Diègue, père de Rodrigue, celui-ci vient le provoquer à un combat singulier.

LE COMTE, DON RODRIGUE

DON RODRIGUE

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE

Parle.

DON RODRIGUE

Ote-moi d'un doute :

Connais-tu bien don Diègue ?

LE COMTE

Oui.

DON RODRIGUE

Parlons bas ; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps ? Le sais-tu ?

LE COMTE

Peut-être.

DON RODRIGUE

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? Le sais-tu ?

LE COMTE

Que m'importe ?

DON RODRIGUE

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE

Jeune présomptueux !

DON RODRIGUE

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes biens nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE

Te mesurer à moi ! Qui t'a rendu si vain ?
Toi, qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

DON RODRIGUE

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE

Sais-tu bien qui je suis ?

DON RODRIGUE

Oui : tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
A qui venge son père, il n'est rien d'impossible ;
Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens,
Par tes yeux chaque jour se découvrait aux miens ;
Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu répond à mon estime,
Et que, voulant pour gendre un chevalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse :
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire ;

On te croirait toujours abattu sans effort,
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

DON RODRIGUE

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE

Retire-toi d'ici.

DON RODRIGUE

Marchons sans discourir.

LE COMTE

Es-tu si las de vivre ?

DON RODRIGUE

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

ACTE II — SCÈNE VIII

Don Alonse vient annoncer au roi la mort du comte.

DON FERNAND, DON ALONSE¹

DON ALONSE

Sire, le comte est mort.

Don Diègue, par son fils, a vengé son offense.

DON FERNAND

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance,
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

DON ALONSE

Chimène à vos genoux apporte sa douleur :
Elle vient tout en pleurs vous demander justice.

¹ Don Fernand, premier roi de Castille. — Don Alonse, gentilhomme castillan.

DON FERNAND

Bien qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse,
 Ce que le comte a fait semble avoir mérité
 Ce digne châtement de sa témérité.
 Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
 Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
 Après un long service à mon État rendu,
 Après son sang pour moi mille fois répandu,
 A quelque sentiment que son orgueil m'oblige,
 Sa perte m'affaiblit et son trépas m'afflige.

ACTE II — SCÈNE IX

Après la mort de son père, Chimène, n'écoulant que son devoir, et ne voyant plus dans celui qu'elle aime que le meurtrier de son père, va demander justice au roi. Don Diègue se présente en même temps qu'elle pour défendre son fils.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, CHIMÈNE, D. SANCHE,
 D. ARIAS.¹ D. ALONSE

CHIMÈNE

Sire, sire, justice !

DON DIÈGUE

Ah ! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE

Je me jette à vos pieds.

DON DIÈGUE

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE

Je demande justice.

DON DIÈGUE

Entendez ma défense.

¹ Don Arias, gentilhomme castillan. — Don Sanche, amoureux de Chimène.

CHIMÈNE

D'un jeune audacieux punissez l'insolence ;
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon père.

DON DIEGUE

Il a vengé le sien.

CHIMÈNE

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

DON DIÈGUE

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

DON FERNAND

Levez-vous l'un et l'autre et parlez à loisir.
Chimène, je prends part à votre déplaisir ;
D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.
(*A don Diègue*).

Vous parlerez après ; ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE

Sire, mon père est mort ; mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc ;
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur ;
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire ; la voix me manque à ce récit funeste ;
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

DON FERNAND

Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
 Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie ;
 Son flanc était ouvert ; et, pour mieux m'émouvoir,
 Son sang sur la poussière écrivait mon devoir ;
 Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
 Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite ;
 Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,
 Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.

Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
 Règne devant vos yeux une telle licence ;
 Que les plus valeureux, avec impunité,
 Soient exposés aux coups de la témérité ;
 Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
 Se baigne dans leur sang et brave leur mémoire.
 Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir,
 Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
 Enfin, mon père est mort, j'en demande vengeance,
 Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.
 Vous perdez en la mort d'un homme de son rang ;
 Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.
 Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
 Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
 Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'État
 Tout ce qu'énorgueillit un si haut attentat.

DON FERNAND

Don Diègue, répondez.

DON DIÈGUE

Qu'on est digne d'envie,
 Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie !
 Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
 Au bout de leur carrière, un destin malheureux !
 Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
 Moi, que jadis partout a suivi la victoire,

Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu.
 Recevoir un affront et demeurer vaincu.
 Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,
 Ce que n'a pu jamais Aragon, ni Grenade,
 Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
 Le comte en votre vour l'a fait presque à vos yeux,
 Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
 Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.

Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois.
 Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois.
 Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
 Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,
 Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
 Digne de son pays et digne de son roi :
 Il m'a prêté sa main, il a tué le comte ;
 Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
 Si montrer du courage et du ressentiment.
 Si venger un soufflet mérite un châtement,
 Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
 Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
 Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,
 Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
 Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
 Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.
 Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
 Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
 Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :
 Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;
 Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
 Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

DON FERNAND

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
 Mérite en plein conseil d'être délibérée.
 Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.

Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

DON FERNAND

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

ACTE III—SCÈNE VI

Don Diègue revoit son fils ; il l'embrasse et le loue. Mais Rodrigue, ne pouvant plus posséder Chimène, laisse éclater son désespoir. Don Diègue exhorte son fils à aller repousser les Maures dont la flotte vient surprendre Séville.

DON DIÈGUE, DON RODRIGUE

DON DIÈGUE

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie !

DON RODRIGUE

Hélas !

DON DIÈGUE

Ne mêle point de soupirs à ma joie ;
Laisse-moi prendre haleine, afin de te louer.
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer ;
Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race :
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens ;
Ton premier coup d'épée égale tous les miens,
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée,
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,
Viens baiser cette joue, et reconnais la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

DON RODRIGUE

L'honneur vous en est dû ; je ne pouvais pas moins.
 Étant sorti de vous et nourri par vos soins.
 Je m'en tiens trop heureux, et mon âme est ravie
 Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie ;
 Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux
 Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.
 Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate ;
 Assez et trop longtemps votre discours le flatte.
 Je ne me repens point de vous avoir servi ;
 Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
 Mon bras, pour vous venger, armé contre ma flamme.
 Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme ;
 Ne me dites plus rien ; pour vous j'ai tout perdu :
 Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

DON DIEGUE

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
 Je t'ai donné la vie, et tu me rends la gloire ;
 Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour.
 D'autant plus maintenant je te dois de retour.
 Mais d'un cœur magnanime éloigne ces faiblesses ;
 Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses !
 L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

DON RODRIGUE

Ah ! que me dites-vous ?

DON DIEGUE

Ce que tu dois savoir.

DON RODRIGUE

Mon honneur offensé sur moi-même se venge,
 Et vous m'osez pousser à la honte du change !
 L'infamie est pareille, et suit également
 Le guerrier sans courage et le perfide amant.
 A ma fidélité ne faites point d'injure ;

Θ. Κυπρίου, Γαλλ. Χρηστ., γ' τὰ ε.. έκθ. τετάρτη

6

Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure ;
 Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus :
 Ma foi m'engage encor si je n'espère plus ;
 Et ne pouvant quitter ni posséder Chimène,
 Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

DON DIÈGUE

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas ;
 Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.
 La flotte qu'on craignait dans ce grand fleuve entrée
 Vient surprendre la ville et piller la contrée.
 Les Maures vont descendre ; et le flux et la nuit
 Dans une heure, à nos murs, les amènent sans bruit.
 La cour est en désordre, et le peuple en alarmes ;
 On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
 Dans ce malheur public mon bonheur a permis
 Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis,
 Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle,
 Se venaient tous offrir à venger ma querelle.
 Tu les a prévenus ; mais leurs vaillantes mains
 Se tremperont bien mieux au sang des Africains.

Va marcher à leur tête où l'honneur te demande :
 C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.
 De ces vieux ennemis va soutenir l'abord :
 Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort ;
 Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte ;
 Fais devoir à ton roi son salut à ta perte ;
 Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front ;
 Ne borne pas ta gloire à venger un affront,
 Porte-la plus avant, force par ta vaillance
 Ce monarque au pardon, et Chimène au silence.
 Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur
 C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
 Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles ;
 Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles :

Viens, suis-moi, va combattre, et montrer à ton roi
Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

ACTE IV — SCÈNE III

Rodrigue raconte au roi don Fernand comment il a repoussé
les Maures.

DON FERNAND, DON DIÈGUE, DON ARIAS, DON RODRIGUE,
DON SANCHE

DON FERNAND

Généreux héritier d'une illustre famille,
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite :
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi
Et les Maures défaits, avant qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.
Mais deux rois tes captifs feront ta récompense :
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence :
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.
Sois désormais le Cid ; qu'à ce grand nom tout cède.
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède,
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

DON RODRIGUE

Que Votre Majesté, sire, épargne ma honte.
D'un si faible service elle fait trop de compte,
Et me force à rougir devant un si grand roi
De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.

Je sais trop que je dois au bien de votre empire,
 Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire :
 Et quand je les perdrai pour un si digne objet,
 Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

DON FERNAND

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
 Ne s'en acquittent pas avec même courage ;
 Et, lorsque la valeur ne va pas dans l'excès,
 Elle ne produit point de si rares succès.
 Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire
 Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

DON RODRIGUE

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,
 Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
 Une troupe d'amis chez mon père assemblée
 Sollicita mon âme encor toute troublée...
 Mais, sire, pardonnez à ma témérité
 Si j'osai l'employer sans votre autorité :
 Le péril approchait, leur brigade était prête,
 Me montrant à la cour, je hasardais ma tête ;
 Et, s'il fallait la perdre, il m'était bien plus doux
 De sortir de la vie en combattant pour vous.

DON FERNAND

J'excuse ta chaleur à venger ton offense ;
 Et l'État défendu me parle en ta défense.
 Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
 Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
 Mais poursuis.

DON RODRIGUE

Sous moi donc cette troupe s'avance,
 Et porte sur le front une mâle assurance.
 Nous partîmes cinq cents ; mais, par un prompt renfort,
 Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
 Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,

Les plus épouvantés reprenaient de courage !
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés:
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement, la garde en fait de même,
Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème ;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles ;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer, tout leur paraît tranquille ;
Point de soldats au port, point aux murs de la vile.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants ;
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent :
Ils paraissent armés, les Maures se confondent,
L'épouvante les prend à demi descendus ;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre ;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaît et leurs terreurs s'oublient :
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.

Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges,
De notre sang au leur font d'horribles mélanges :
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

Oh ! combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait !

J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour :
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;
Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage,
Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusques aux cieus des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer,
Pour souffrir ce devoir, leur frayeur est trop forte :
Le flux les apporta, le reflux les remporte ;
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie :
Le cimenterre au poing ils ne m'écoutent pas ;
Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef ; je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps ;
Et le combat cessa faute de combattants.

ACTE V — SCÈNE VIII

Don Sanche est vaincu. Cependant Chimène s'oppose à l'exécution de la loi du combat qui la donne à son amant, et elle ne se tait qu'après que le roi l'a différée.

D. FERNAND, D. RODRIGUE, L'INFANTE, CHIMÈNE

L'INFANTE

Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

DON RODRIGUE

Ne vous offensez point, sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête ;
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête.
Madame ; mon amour n'emploira point pour moi
Ni la loi du combat ni le vouloir du roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la renommée ?
Si mon crime par là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre, et puis tout achever.
Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains ;
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains.
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible ;
Prenez une vengeance à tout autre impossible ;
Mais du moins que ma mort suffise à me punir ;
Ne me bannissez point de votre souvenir ;
Et, puisque mon trépas conserve votre gloire,
Pour vous en revanche conservez ma mémoire.
Et dites quelquefois, en déplorant mon sort :
« S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort. »

CHIMÈNE

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire,
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire ;
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr ;

Et quand un roi commande, on lui doit obéir.
 Mais, à quoi que déjà vous m'avez condamnée,
 Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée ?
 Et, quand de mon devoir vous voulez cet effort,
 Toute votre justice en est-elle d'accord ?
 Si Rodrigue à l'État devient si nécessaire,
 De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,
 Et me livrer moi-même au reproche éternel
 D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel ?

DON FERNAND

Le temps assez souvent a rendu légitime
 Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime.
 Rodrigue t'a gagnée et tu dois être à lui ;
 Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
 Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire
 Pour lui donner sitôt le prix de sa victoire.
 Cet hymen différé ne rompt point une loi
 Qui, sans marquer de temps, lui c'estine ta foi :
 Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.
 Rodrigue, cependant, il faut prendre les armes.
 Après avoir vaincu les Maures sur nos bords,
 Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
 Va jusqu'en leur pays reporter la guerre,
 Commander mon armée et ravager leur terre.
 A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi ;
 Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi.
 Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle :
 Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle ;
 Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,
 Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

DON RODRIGUE

Pour posséder Chimène, et pour votre service,
 Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse ?
 Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
 Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

DON FERNAND

Espère en ton courage, espère en ma promesse ;
 Et, possédant déjà le cœur de ta maîtresse,
 Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
 Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi.



JEAN RACINE

Jean Racine (1639-1699), né à la Ferté-Milon. A l'âge de vingt et un ans, il débuta par une ode qui lui valut une pension de Louis XIV. Andromaque inaugura, en 1667, la série de ses chefs-d'œuvre tragiques : Britannicus, Bérénice, Bajazet, Mithridate, Iphigénie, Phèdre. Beaucoup plus tard, à la prière de Mme de Maintenon, il composa Esther et Athalie. Il avait aussi donné en 1668 les Plaideurs, qui révèlent en lui une incroyable aptitude pour la comédie.

Racine s'est proposé avant tout de peindre les hommes tels qu'ils sont. Dans ses pièces, il y a encore lutte entre le devoir et la passion ; mais, à l'encontre de ce qui arrive dans le théâtre de Corneille, chez Racine, c'est toujours la passion qui l'emporte. Racine est un profond analyste du cœur humain. Son caractère est la tendresse ; quant au style de Racine, on est à peu près d'accord pour reconnaître que la perfection n'en a jamais été dépassée.

Athalie

ACTE I — SCÈNE I

Athalie, après la mort d'Ochosias, son fils, roi de Juda, a fait tuer les enfants de ce prince, s'est emparée du trône et a établi le culte de Baal. Un enfant au berceau, Joas, a échappé au massacre général, grâce au dévouement de Josabeth, qui, depuis sept ans, l'élève secrètement, sous le nom d'Éliacin, dans l'intérieur du temple. Le mari de Josabeth, le grand-prêtre Joad, a formé le projet de remettre cet enfant sur le trône de ses pères.

JOAD, ABNER 1

ABNER

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel ;
 Je viens, selon l'usage antique et solennel,
 Célébrer avec vous la fameuse journée
 Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
 Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour
 La trompette sacrée annonçait le retour,
 Du temple, orné partout de festons magnifiques,
 Le peuple saint en foule inondait les portiques,
 Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
 De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
 Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices ;
 Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
 L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
 En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
 D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
 Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre ;
 Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal ;
 Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
 Se fait initier à ses honteux mystères,
 Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
 Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
 Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
 N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
 Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

ABNER

Pensez-vous être saint et juste impunément ?

1. Joad (Ἰωαθάμ), grand prêtre.—Abner (Ἀβνερ), l'un des principaux officiers des rois de Juda.

Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare ;
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse
Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.
Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabeth est la sœur.
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège ;
Mathan, de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
Ce lévite à Baal prête son ministère ;
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante ;
Il affecte pour vous une fausse douceur ;
Et, par là, de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez,
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux ;
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater.
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD

Celui qui met un frein à la fureur des flots

Sait aussi des méchants arrêter les complots.
 Soumis avec respect à sa volonté sainte,
 Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
 Cependant je rends grâce au zèle officieux
 Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
 Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
 Que vous avez encor le cœur israélite.
 Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
 Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?
 La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?
 Huit ans déjà passés, une impie étrangère
 Du sceptre de David usurpe tous les droits,
 Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
 Des enfants de son fils détestable homicide,
 Et même contre Dieu lève son bras perfide ;
 Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État,
 Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
 Qui sous son fils Ioram commandiez nos armées,
 Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
 Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
 Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu :
 « Je crains Dieu, dites-vous ; sa vérité me touche ! »
 Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
 « Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?
 Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
 Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
 Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
 Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
 Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété ;
 Du milieu de mon peuple exterminerez les crimes ;
 Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

ABNER

Hé ! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
 Benjamin est sans force, et Juda sans vertu :

Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
 Éteignit tout le feu de leur antique audace.
 « Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
 De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
 Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
 Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.
 On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
 De merveilles sans nombre effrayer les humains ;
 L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles. »

JOAD

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
 Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?
 Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
 Peuple ingrat ? Quoi ! toujours les plus grandes merveilles
 Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles ?
 Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
 Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?
 Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
 Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;
 L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
 Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;
 Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
 Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,
 Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
 Et de son corps hideux les membres déchirés ;
 Des prophètes menteurs la troupe confondue,
 Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ;
 Élie aux éléments parlant en souverain,
 Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
 Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée ;
 Les morts se ranimant à la voix d'Élisée ?
 Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,
 Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps :
 Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire ;

Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils ?
Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse
Devait sortir de rois une suite nombreuse,
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établirait sa domination,
Ferait cesser partout la discorde et la guerre,
Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

ABNER

Ce roi fils de David, où le chercherons-nous ?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines ?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?
Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée ;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAD

Hé bien ! que feriez-vous ?

ABNER

O jour heureux pour moi !
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi !
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?
Déplorable héritier de ces rois triomphants,
Ochozias restait seul avec ses enfants ;
Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD

Je ne m'explique point ; mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,
Retrouvez-vous au temple, avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faite.

ABNER

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?
S'illustre Josabeth porte vers vous ses pas :
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.





POÉSIE LYRIQUE

Psara.

Nous triomphons ! Allah ! gloire au prophète !
Sur ce rocher plantons nos étendards ;
Ses défenseurs, illustrant leur défaite,
En vain sur eux font crouler ses remparts.
Nous triomphons, et le sabre terrible
Va de la croix punir les attentats.
Exterminons une race invincible ;
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être
Qui vint ici raconter tous tes maux ?
Psara tremblante eût fléchi sous son maître.
Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux ?
Lorsque la peste en ton île rebelle
Sur tant de morts menaçait nos soldats,
Tes fils mourants disaient : N'implorons qu'elle ;
Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes :
Psara succombe, et voilà ses soutiens !
Dans le sérail comptez combien de têtes
Vont saluer les envoyés chrétiens.
Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des femmes ?
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.
Le glaive après purifiera vos âmes ;
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
Qu'un peuple libre apparaisse ! et soudain...
Paix ! ont crié d'une voix courroucée

Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
Byron offrait un dangereux exemple ;
On les a vus sourire à son trépas.
Du Christ lui-même allons souiller le temple :
Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose :
Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer ;
Sur ses débris le vainqueur qui repose
Rêve le sang qui lui reste à verser.
Qu'un jour Stamboul contemple avec ivresse
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts !
Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.
La flotte hellène a surpris le rivage,
Et de Psara tout le sang est payé.
Soyez unis, ô Grecs ! ou plus d'un traître
Dans le triomphe égarera vos pas.
Les nations vous pleureraient peut-être,
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

BÉRANGER

Questions.

A quelle occasion Béranger a-t-il écrit la poésie ci-dessus ?
Qui chantait cette chanson ?
Par qui cette horde fut-elle surprise ?
Quel bon conseil le poète donne-t-il aux Grecs ?... Pourquoi ?

La Jeune Captive.

«L'épi naissant mûrit, de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présents de l'aurore ;

Θ. Κυπρίου, Γαλλ. Χρηστ., γ' τόμ., ἐκθ. τ. τέταρτη

7

Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
 Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux pas mourir encore.

«Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort ;
 Moi, je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
 Je plie et relève ma tête.

S'il est des jours amers, il en est de si doux !
 Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
 Quelle mer n'a point de tempête ?

«L'illusion féconde habite dans mon sein ;
 D'une prison sur moi les murs pèsent en vain ;
 J'ai les ailes de l'espérance.

Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
 Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
 Philomèle chante et s'élançe.

«Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
 Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
 Ni mon sommeil ne sont en proie ;
 Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
 Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
 Ranime presque de la joie.

«Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
 Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
 J'ai passé les premiers à peine.

Au banquet de la vie à peine commencé,
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé
 La coupe en mes mains encor pleine.

«Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
 Et comme le soleil, de saison en saison,
 Je veux achever mon année.

Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
 Je n'ai vu luire encor que les feux du matin ;
 Je veux achever ma journée.»

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
 S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
 Ces vœux d'une jeune captive ;
 Et secouant le joug de mes jours languissants,
 Aux douces lois des vers je pliais les accents
 De sa bouche aimable et naïve.
 Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
 Feront à quelque amant des loisirs studieux
 Chercher quelle fut cette belle :
 La grâce décorait son front et ses discours,
 Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
 Ceux qui les passeront près d'elle.

ANDRÉ CHÉNIER

Questions.

Qui est cette jeune captive ?
 Pourquoi ne veut-elle pas mourir encore ?
 Que veut-elle achever ?
 Quels sentiments éprouvait le poète en écoutant ses plaintes ?

La Grand'mère.

«Dors-tu?... Réveille-toi, mère de notre mère !
 D'ordinaire, en dormant, ta bouche remuait ;
 Car ton sommeil souvent ressemble à ta prière ;
 Mais ce soir on dirait la madone de pierre ;
 Ta lèvre est immobile et ton souffle est muet.
 «Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume ?
 Quel mal avons-nous fait, pour ne plus nous chérir ?
 Vois, la lampe pâlit, l'âtre scintille et fume ;
 Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,
 Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir !
 «Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte.
 Alors, que diras-tu quand tu t'éveilleras ?
 Tes enfants, à leur tour, seront sourds à ta plainte.

Pour nous rendre la vie, en invoquant ta sainte,
Il faudra bien longtemps nous serrer dans tes bras.

«Mère !... hélas ! par degrés s'affaïsse la lumière ;
L'ombre joyeuse danse autour du noir foyer ;
Les esprits vont peut-être entrer dans la chaumière...
Oh ! sors de ton sommeil, interromps ta prière ;
Toi qui nous rassurais, veux-tu nous effrayer ?

«Dieu ! que tes bras sont froids ! Rouvre les yeux... Naguère
Tu nous parlais d'un monde où nous mènent nos pas,
Et de ciel, et de tombe, et de vie éphémère,
Tu parlais de la mort... dis-nous, ô notre mère !
Qu'est-ce donc que la mort ?... Tu ne nous réponds pas !»

Leur gémissante voix longtemps se plaignit seule.
La jeune aube parut sans réveiller l'aïeule.
La cloche frappa l'air de ses funèbres coups ;
Et, le soir, un passant, par la porte entr'ouverte,
Vit, devant le saint livre et la couche déserte,
Les deux petits enfants qui priaient à genoux.

VICTOR HUGO

Questions.

Pourquoi la bouche de la grand'mère ne remue-t-elle pas ?

Pourquoi son souffle est-il muet ?

La voix des enfants put-elle réveiller l'aïeule ?

Que vit un passant, le soir, par la porte entr'ouverte ?

Que veulent dire les expressions : *on dirait la madone de pierre* ?
les esprits vont entrer dans la chaumière ?

La Charité.

Donnez, riches ! l'aumône est sœur de la prière.

Hélas ! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,

Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;

Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,

Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves de nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse ;
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : Il a pitié de nous !
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimé du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel.
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

VICTOR HUGO

Questions.

A qui s'adresse le poète ?
Pourquoi dit-il que l'aumône est sœur de la prière ?
Expliquez pourquoi les riches doivent faire l'aumône aux pauvres.
Rappelez la dernière strophe qui est si touchante !

Le Laboureur et ses Enfants.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins :
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage

Que nous ont laissé nos parents :

-- Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage

Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout !

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'aouût :

Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place

Où la main ne passe et repasse.»

Le père mort, les fils vous retournent le champ.

De-çà, de-là, partout : si bien qu'au bout de l'an

Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage

De leur montrer, avant sa mort,

Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE

Questions.

Le vieux laboureur est-il riche ou pauvre ?

Les riches doivent donc travailler eux aussi ?... Pourquoi ?

Pourquoi le père ne fait-il pas connaître l'endroit où est caché le trésor ?

A-t-il menti en disant qu'un trésor était caché dans le champ ?

Le papillon.

Naître avec le printemps, mourir comme les roses,

Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur ;

Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,

S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur ;

Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,

S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles.

Voilà du papillon le destin enchanté :

Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,

Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,

Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

LAMARTINE.

Questions.

Quel est le destin du papillon ?
A quoi ressemble-t-il ?... Pourquoi ?

Apollon et Homère.

Quand la dernière fois, dans le sacré vallon,
La troupe des neuf sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Lut l'Iliade et l'Odysée,
Chacune à les louer se montrant empressée :
« Apprenez un secret qu'ignore l'univers,
Leur dit alors le dieu des vers :
Jadis avec Homère, aux rives du Permesse,
Dans ce bois de lauriers où seul il me suivait,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce ivresse :
Je chantais, Homère écrivait. »

BOILEAU

Questions.

Que fit la troupe des neuf sœurs, par l'ordre d'Apollon ?
Que leur dit le dieu des vers ?
Que veulent dire les expressions : *le sacré vallon, les neuf sœurs,*
le dieu des vers



ΕΠΕΞΗΓΗΜΑΤΙΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ

Les ruines de Pompéia.

Σελίς 3. Proches πησίον. Corinne ή Κορίννη, διάσημος Ἰταλίς ποιήτρια. Lord Nelvil ό Ὁσβάλδος, λόρδος Nelvil. Ἄγγλος πατριότιος. L'un et l'autre ἀμφότεροι. L'indolence et la rêverie ή ραθυμία και ό ρεμβασμός.

Σελίς 4. La vie privée ό ιδιωτικός βίος. Des outrages du temps ἀπό τῶν προσβολῶν τοῦ χρόνου. Qui allait être pétrie ὅπερ ἐμελλε νά ζυμωθῆ. Ses bras desséchés οί σκελετώδεις αὐτῆς βραχίονες. Le bracelet de pierreries τὸ λιθοκόλλητον φέλλιον. Le sillon ή αὐλάξ. Sur les pavés ἐπὶ τῶν λιθοστρώτων. Qui bordent les puits οἷτινες περιχειλοῦσι τὰ φρέατα. Corps de garde φυλακτεῖον. Le maître ό οἰκοδεσπότης. Fait sentir καθιστᾷ αἰσθητήν.

Σελίς 5. Herculanium τὸ Ἡράκλειον, πόλις καταχωσθεῖσα ὑπὸ τῆς λάβας τοῦ Βεσουβίου. De peur qu'un souffle n'enlève ἐκ φόβου μήπως πνοή τις ἀνυψώσῃ, ἀναρπάσῃ. La recherche ή ἐπιτηδεύσις. S'y fait remarquer παρατηρεῖται ἐν αὐταῖς ταῖς οἰκίαις. Salve (salut)

χαῖρε. Que ce salut τὸ que ἀμετάφραστον.

Σελίς 6. Donnant sur... βλέποντα πρὸς, ἐστραμμένα πρὸς... Citerne δεξαμενὴ. En plein air ἐν ὑπαίθρῳ. Tel qu'ils le concevaient οἷαν ἐφαντάζοντο αὐτήν. L'aride combinaison ό ξηρὸς συνδυασμός. Insatiable ἀκόρεστος, ἀπληστος. Les érudits οἱ σοφοί. Dépourvus ἐστερημένοι. Saisir un fait κατανοεῖν γεγονός τι. Aux temps les plus reculés εἰς τοὺς ἀπωτάτους χρόνους. De se figurer νά ἐννοήσῃ.

Σελίς 7. Regretter la gloire νά ποιῆ τὴν δόξαν. Dégrade ταπεινοί, ἐξευτελίζει.

Le Vésuve.

Σελίς 8. Lacryma Christi δάκρυον τοῦ Χριστοῦ, ἐκλεκτός οἶνος τῶν εἰς τὰς ὑποφείας τοῦ Βεσουβίου ἀμπέλων. Dévastées τῶν ἐρημωθειῶν. Et s'est parée και ἐστολίσθη. A mesure que l'on s'élève καθ' ὅσον ἀνέρχεται τις. S'éteint, par degrés σβέννυται, ἐκλείπει βαθμηδόν. Les laves ferrugineuses αἱ σιδηροῦχοι λάβαι. Mal affermis ἀκροσφαλεῖς. Sur les

confins εἰς τὰ σύνορα, εἰς τὰ ὄρια.

Σελὶς 9. La continuité du même aspect ἢ συνεχλῆς διάσκεια τῆς αὐτῆς θεάς.

Les Napolitains.

Σελὶς 9. A quelques égards ὑπό τινας ἐπιφάνεις. Se fait presque sentir γίνεται σχεδὸν αἰσθητή. Quoi de numide τι τὸ νομηδικόν. Drape avec art διεπιθετῆ ἐντέχνως. Quelque chose de pittoresque τι τὸ γραφικόν. Un air de fête ἑορτάσιμον ἐξωτερικόν. ὄψιν. Qui ne tient ὅπερ δὲν προέχεται.

Σελὶς 10. Les traiteurs οἱ ξενοδόχοι, οἱ πανδοχεῖς.

Deux dames dans le désert.

Σελὶς 11. Ile de France νῆσος τῆς Γαλλίας, Ἀγγλικὴ νῆσος τοῦ Ἰνδικοῦ Ὀκεανοῦ, πρὸς ἀνατολὰς τῆς Μαδαγασκάρης. Jadis παλαι ποτέ. Bassin λεκανοπέδιον. Le Morne de la Découverte τὸ Βουνὸν τῆς Ἀνακαλύψεως. Au bas εἰς τὰς ὑπωρείας.

Σελὶς 12. Pamplemousse φρούπα, εἶδος πορτοκαλλέας. L'église de ce nom τὴν ὁμώνυμον ἐκκλησίαν. Bambou Ἰνδοκάλαμος. La baie τὸν κόλπισκον. Au delà περαιτέρω. La pleine mer τὸ (ἀνοικτὸν) πέλαγος. A

fleur d'eau εἰς τὴν ἐπιφάνειαν τῶν ὑδάτων. Le Coin de Mire τὸν σκοπευτικὸν σφίνα. Le fracas des vagues τὸν πάταγον τῶν κυμάτων. Des bouquets d'arbres οὐσιάδες δένδρων. Que leurs pitons attirent ἄς αἰ κορυφαὶ αὐτῶν ἐπέλθουσι. Latanier ριπιδοφοῖνιξ. Palmiste λαχανοφοῖνιξ. Un jour doux γλυκὴ φῶς. Le couronnement τὴν κορυφήν. D'or et de pourpre χρυσαὶ καὶ πορφυραὶ.

Σελὶς 13. Déjà sur l'âge ἤδη περὶ τὸ γῆρας. Vint à passer ἔτυχε νὰ διέλθῃ. Des anciens habitants τῶν παλαιῶν ἀγροτῶν, ἀποίκων. En petite veste με βραχὺν χιτωνίσκον. Sur le tertre ἐπὶ τοῦ γηλόφου. Excité παρασηθηθεῖς, ἐνθαρρυνθεῖς. Ces mesures ταῦτα τὰ θεοίπια. Il est aisé de juger à... εἶναι εὐκόλιον νὰ κρίνῃ τις ἐκ... Circonstances περιστατικά.

Σελὶς 14. Attendu qu'il n'était pas ἐπειδὴ δὲν ἦτο. Habitation ἐν ταῖς ἀποικίαις: ἀγροικία, ἀγρὸς ἀποίκου. A la mi-octobre κατὰ τὰ μέσα τοῦ Ὀκτωβρίου. Des fièvres pestilentiellez ἐκ τῶν λοιμωδῶν πυρετῶν. Les effets τὰ πράγματα (σκευή, ἐπιπλα, φορέματα). Afin de se procurer de quoi vivre ἵνα πορίζηται τὰ πρὸς τὸ ζῆν. Dont le terrain était à discrétion ἐξ ἧς τοῦ ἐδάφους ἠδύνατό τις νὰ λάβῃ ὅσον ἠθέλε. Les cantons τὰ μέρη, τὰς περιοχάς.

Σελίς 15. Quelque gorge φάραγγά τινα. Des remparts contre l'infortune προσύργια κατὰ τῆς δυστυχίας. Lorsque nous ne voulons que... όταν δὲν ἐπιθυμῶμεν εἰμὴ τὰ ἀναγκαῖα ἀγαθὰ. En réservait un ἐπαφύλασεν ἐν τοιοῦτο, δηλ. ἀγαθόν.

Σελίς 16. Si elle n'avait ajoutée foi à... ἐὰν δὲν εἶχε δώσει πίστιν, πιστεύσει εἰς... De quelques deniers empruntés με δανειζά τινα χορήματα. Fut émue de pitié ἐκινήθη εἰς οἴκτον. En la serrant dans ses bras περιπτυσομένη αὐτήν.

Σελίς 17. Je fus la voir μετέβην νὰ τὴν ἴδω. D'une figure intéressante συμπαθητικῆς μορφῆς. Elles s'en rapportèrent à moi αὐτὰι ἀνέθεσαν εἰς ἐμέ, ἄφησαν εἰς ἐμέ ν' ἀποφασίσω. L'Embrasure ἢ Τηλεβολοθυρίς. Le long de la rivière κατὰ μῆκος τοῦ ποταμοῦ. Quelques lisières de prairies περιοχάς τινας λειμῶνων. Assez uni ἄφοκατὰ ὀμαλόν. Marécageux ἐλώδες. Dans les sécheresses κατὰ τὰς ἀνομβρίας. Une tranchée γάνδακα.

Σελίς 18. A les tirer au sort νὰ βάλωσιν ἐπ' αὐτῶν κλήρον. Il n'en reste encore que trop τὰ ἀπομένοντα ἀκόμη εἶναι πάρα πολλά. Conjointement ὁμοῦ, ἀπὸ συμφώνου. A être de quelque rapport ν' ἀποφέρωσι πρόσδόν τινα. Que j'y donnais ἄς κατέβαλλον εἰς αὐτούς. Par les travaux assidus

διὰ τῶν ἐνδελεχῶν μόχθων.

Σελίς 19. Isolof ὄνομα λαοῦ τινος τῆς Ἀφρικῆς· οἱ ἰολόφ εἶναι οἱ ὠραιότατοι καὶ μελάντατοι αἰθίοπες. Pour en aplanir les chemins ἵνα ἰσοπεδώσῃ τοὺς δρόμους αὐτῶν. Et il ne l'était guère moins καὶ δὲν ἦτο ποσῶς ὀλιγότερον ἀφροισωμένος. Pagnes βαμβακερὰ πανία, δι' ὧν οἱ ἄγριοι καλύπτονται ἀπὸ τῆς ὀσφύος μέχρι τῶν γονάτων. De tout le domestique ὅλης τῆς ὑπηρεσίας, ὅλων τῶν θεραπόντων. Pour ces deux amies ὅσον ἀφορᾷ τὰς δύο ἐξείνας φίλας.

Σελίς 20 Vaut-elle... εἶναι ἀξία τῆς... Se donnant δίδουσαι ἀλλήλαις.

Σελίς 21. Si je venais à mourir ἐὰν τυγὼν ἀπέθνησκον. Fille de qualité κόρη εὐγενῆ. Dévote εὐσεβῆ. Qu'elle s'était promis ὥστε αὐτῆ, ἢ Mme de La Tour, εἶχεν ἀποφασίσει. De n'avoir jamais recours à elle νὰ μὴ προσφύγῃ ποτὲ εἰς αὐτήν. Qu'elle fût réduite καὶ ἂν ἤθελε περιέλθει. Sans naissance ἂντι εὐγενείας, μὴ εὐγενῆ.

Σελίς 22. Sans se soucier ἀδιαφοροῦσα. Après tout ἐπὶ τέλος. Tout le monde faisait fortune πάντες γίνδοζιμον. Par post-scriptum ἐν ὑστερογράφῳ. Toute réflexion faite καλῶς σκεφθεῖσα. Plus à craindre μᾶλλον ἐπίφοβον. Qu'un ennemi déclaré ἢ ἐχθρὸν φανερόν. En feignant de la plaindre προσποιουμένη ὅτι τὴν ὠκταρε. Prévenu προκαταλημ-

μένον. A l'exposé εις την έκθεσιν. Indisposer να διαθέσετε δυσμενώς, να παροργίσετε. Navré de douleur βαρυνάλη.

Σελίς 23. Fondant en larmes αναλυθείσα εις δάκρυα. Alternativement εναλλάξ. A qui s'en prendre με ποιον να τὰ βάλῃ. Se mirent à la caresser ήρχισαν να την θωπεύωσιν.

Épisode de Paul et Virginie.

Σελίς 24. Une négresse marronne μία αϊθιοπίς δραπέτης, φυγάς. Décharrnée ισχνή, λειπόσαρκος. Et n'avait pour vêtement ως μόνον ένδυμα είχε. Un lambeau de serpillière... ράκος προστύχον πανίου περι την οσφύν. Silloné de cicatrices ηύλασισμένον υπό ούλων.

Σελίς 25. Rassurez-vous ήσυχασε. Qu'ils passèrent à gué οὗς διέβησαν διά πόρου. Et un rotin και με μίαν καλαμίνην ράβδον. Grand homme ύψηλός άνήρ. Sec ισχνός. Ne fit pas grand compte... δέν έδωκε πολλήν προσοχήν εις... Et qu'il eut entendu και ότε ήκουσε.

Σελίς 26. Fit signe έννευσε. Le revers την οπισθίαν ράχιν. Ils avaient fait à jeun είχαν διανύσει νήστις. Tamarin δένφροινξ. Cresson κάρδαμον. De côté et d'autre τήδε κάλεισε.

Σελίς 27. Fort bon manger πολύ ώραία τροφή. Fila-

ments νήματα, νηματώδεις ίνες. Aubier στέαρ, μαλακόν και λευκόν ξύλον μεταξύ του φλοιού και της έντερόννης δένδρου. Rebrousser αναστρέφω, γυρίζω άνάποδα. Briquet πυρραία, κοιν. τσακιάκι. Pierre à fusil πυρόλυθος, τσακιακόπετρα. La nécessité donne de l'industrie ή πενία τέχνας καταργάζεται. Qu'il assujettit τον όποιον έκράτησε στερεώς. Tranchant άκμή, κόψις. Une pointe άχμήν, μύτην. Le faisant rouler στρέφων αυτό. Dont on veut faire mousser διά του του όποιου θέλουν να κάμουν την σ. να αφρίσῃ. Du point de contact εκ του σημείου της επαφής. Ligneuses ξυλόδη. Crue όμόν, άψητον. Savoureuses εύγευστα.

Σελίς 28. Où ils se dou-taient bien εις την όποιαν (άνησυχίαν) ύπώπιτεον. Revenait souvent sur cet objet επαναλαμβάνανε συχνάκις τουτο. Chez eux εις την οϊκίαν των. Qui ne s'étonnait όσους δέν έθροβεϊτο, δέν έφοβεϊτο. Vers le soleil du milieu du jour προς μεσημβρίαν.

Σελίς 29. Sur un lit de roches επί πετρώδους κοίτης. N'aie pas peur μη φοβήσαι. Je me serais battu ήθελον μονομαχήσει. De facile à faire άντι qui soit facile à faire. Il se flattait ήγλιζε. Les forces lui manquèrent οι δυνάμεις του έξελπον. Le jour baisse βραδυνάξει. Un ajoupa καλύβη.

τῶν ἀγρίων ἐκ πασσάλων, στε-
παζομένη διὰ κλάδων, φύλλων,
ἀχύρων κλπ. Pour te mettre
à l'abri ἵνα σὲ προφυλάξω.

Σελίς 30. Scolopendre
σκολόπενδρα, φυτόν. Elle en
fit κατεσκεύασεν ἐξ αὐτῶν.
Brodequins πέδυλα, ὑποδήματα.
Avaient mis en sang εἶχον αἱ-
ματώσει. Se mit en marche
ἔξεκίνησεν. Leur firent per-
dre de vue τοῖς ἀπέκρυψαν.
Au bout de quelque temps
μετά τινα χρόνον. Sans s'en
apercevoir χωρὶς νὰ τὸ ἐννοή-
σωσιν. Le sentier frayé τὴν
χαραγμένην ἀτραπὸν. Liane
κληματῆς, φυτόν τῆς Ἀμερικῆς.
Fourré λόχη. Comme il ar-
rive ὡς τοῦτο συμβαίνει. Le
bramement τὴν φωνὴν τῶν
ἐλάφων.

Σελίς 31. A plusieurs re-
prises ἐπανειλημμένως. Acca-
blé de fatigue et de chagrin
κατάκοπος καὶ κατατεθλιμμέ-
νος. Il se mit à pleurer ἤρ-
χισε νὰ κλαίῃ. Elle se prit à
verser des larmes ἤρχισε νὰ
χύνη δάκρυα, νὰ κλαίῃ. A
l'affût εἰς ἀνέδραν. Comme ils
ne pouvaient revenir ἐνῶ δὲν
ἠδύναντο νὰ συνέλθωσι.

Σελίς 32. Au retour de la
messe ἐπανελθούσαι ἐκ τῆς λει-
τουργίας. N'a su nous dire
δὲν ἠδυνήθη νὰ μᾶς εἴπῃ. A
l'un et à l'autre ἀμφοτέρωθεν.
M'eût entendu μὲ ἐνόησε. Il
s'est mis à quêter ἤρχισε νὰ
ἰζηλατῆ. Billot κορμός, στέλε-
χος, κοιν. κούτσουρον. Quatre

bonnes lieues τέσσαρες ὁλό-
κληροὶ λεῦγα. Calebasse κο-
λοκύνθη ξηρά, χορήσιμος ὡς δο-
χεῖον, νεροκολόκυνθον. Bois
de ronde ἐρυθρόξυλον.

Σελίς 33. Vert γλωρόν. Se
fit voir... ἐθεάθη, ἐφάνη εἰς
ἀπόστασιν εἴκοσι βημάτων ἐκεῖ-
θεν. Brancard φορεῖον. Les
croupes αἱ ῥάχεις.

Σελίς 34. Au-devant d'
eux εἰς προὔπαντησιν αὐτῶν.
Demander, ἔλλειπτ. ἀντὶ οὐ
nous avons été demander
ὅπου ἐπήγαμεν νὰ ζητήσωμεν.
Ravie de joie περιχαρῆς.

Le naufrage du Saint-Géran.

Σελίς 35. Au point du
jour κατὰ τὰ χαράγματα. Ar-
boré ὑφουμένην. Pour aller
le reconnaître ἵνα μεταβῆ πρὸς
ἀναγνώρισιν, πρὸς ἐξέτασιν αὐ-
τοῦ. Du port... χωρητικότητος
ἑπτακοσίων τόνων. Qu'il ne
mouilleraît ὅτι δὲν θὰ ἠγκυρο-
βόλει. Il n'en faisait point
du tout δὲν ἐκαμνε διόλου ἀνε-
μον. S'en saisit τὴν ἤρασεν.
Sur le rocher des Adieux οὐ-
τως ὠνομάσθη ὁ βράχος ὅθεν
ἡ Βιορνία τοῦς εἶχεν ἀποχαι-
ρετήσαι.

Σελίς 36. Mauvais procé-
dés κακοὶ τρόποι. Elle en a-
vait été traitée de... διὰ
τοῦτο εἶχεν ἐπικληθῆ. Et d'une
grosse mer... καὶ τῆς εἰς τὸ
πέλαγος ἐπικρατούσης θαλασ-
σοταραχῆς. Je venais d'étein-
dre μόλις εἶχον σβῆσει. Hors

de lui *ἔξαλλος*. Essoufflé πνευστιῶν.

Σελίς 37. Sur-le-champ *πάραυτα*. A grands pas *δρομαίως*. Dès qu'il nous eut atteints *ἅμα μᾶς ἐπρόφθασε*. Chemin faisant *πηγαίνοντες*, καθ' ὁδόν. Rouler *νὰ ἠζῆ*. Ayant prêté d'oreille *τείναντες τὸ οὖς*, προσέξαντες. Qu'ils ne fussent les signaux de détresse... *ὅτι οὗτοι ἦσαν τὰ σήματα κινδύνου πλοίου κινδυνεύοντος*.

Σελίς 38. Lugubre *πένθιμος*. Nous communiquer *νὰ κοινοποιήσωμεν ἀλλήλοις*. Tout en nage *κάθιδροι*. Les grèves *τὰς (ἀμμώδεις) ἀκτᾶς*. Les pirogues *τὰ μονόξυλα (πλοῖα-ρια)*. Nous fûmes *μετέβημεν*. En attendant le jour *ἕως ὅτου ἐξημερώσῃ*. En pleine mer *εἰς τὸ πέλαγος*.

Σελίς 39. Mettre aucun bateau dehors *νὰ ῥίψουν κανέν πλοῖον εἰς τὴν θάλασσαν*. Qu'il l'avait sondé *ὅτι τὴν εἶχε βολιδοσκοπήσει*. La tenue et le mouillage *ἡ ποιότης τοῦ βυθοῦ καὶ ἡ ἀγκυροβολία*. Il serait le maître *ἦιδελεν εἶσθαι ἐλεύθερον*. De pousser au large *ν' ἀναγθῆ*. De gagner le port *νὰ καταφύγῃ εἰς τὸν λιμένα*. Ouvrirent *προέτεινον*. Jusqu'au petit point du jour *ἕως τὰ γλυκοχαράγματα*. Pour qu'on pût distinguer *ὥστε νὰ δυννηθῆ νὰ διακρίνῃ τις*.

Σελίς 40. Détachement *ἀπόσπασμα*. De faire feu *νὰ*

προβολήσωσιν. Décharge *συμπροβολήσις*. Les vergues *τὰς κεραίας*. A portée de le se-courir *πλησίον ὥστε νὰ τὸ βοηθήσωμεν*.

Σελίς 41. On en vit *εἰδέθησαν ἔξ αὐτῶν*, τῶν ἀποίκων. D'après *ἐξαρτημάτων*. Lesoiseaux de marine *τὰ θαλάσσια πτηνά*. L'est aussi *εἶναι καὶ αὐτὸ ἔτοιμον*. Tout présageait *τὰ πάντα προσηγγνον*. Cuivrés *χαλκόχροα*. Paille-en-cul *φαέθων*, εἶδος θαλασσίας χελιδόνος.

Σελίς 42. Frégate *ἀλαίετος*. Coupeur d'eau *ψαλιδόρραμιφον*, πτηνόν. Tourbillon de vent *ἀνεμοστρόβιλος*. Pont *κατάστρωμα*. Mâts de hune *ἐπιστήλια*, κοιν. τοιμπούκια. Amènes *καταβιβασμένα*. Son pavillon en berne *μὲ τὴν σημαίαν του συνεπτυγμένην*. Sur son avant *εἰς τὴν προῶραν αὐτοῦ*. Retenue *σχοινίον δι' οὗ ἀντιζρατεῖται κινούμενον πλοῖόν τι*. Sur son arrière *εἰς τὴν πρύμνην αὐτοῦ*. Lame d'eau *πόντιον κῆμα*. Qui s'engageait *ὅπερ εἰσέδυνεν*. Couronnement *κορώνη*, κοιν. τὸ καλκάνι (τὸ ἄνω μέρος τῆς πρύμνης). Comme si elle eût été submergée *ὡς νὰ εἶχε καταποντισθῆ*. Par de hauts fonds *ὑπὸ ἀμμωδῶν σφραγῶν ἢ ὑφάλων*. Semés de récifs *πλήρων σκοπέλων*. Jusqu'au fond des anses *μέχρι τοῦ μυχοῦ τῶν ὀρμίσκων*.

Σελίς 43. Des galets *χάλιας*. Escarpement *κρημνώρεα*.

τὸ ἀπόκριμμον. A leurs flocons βλέπον τις τὰς νιφάδας αὐτῶν. On eût dit d'une neige ἤθελεν ἐκλάβει αὐτοὺς ὡς χιόνα. Le firmament τὸ σιερέωμα. Blafarde ἀμανρά. Rompirent ἀθραύσθησαν. A une demi-encablure εἰς ἀπόστασιν ἡμίσεος σταδίου (encablure στάδιον, ζων. γοιμενά· καλεῖται οὕτω τὸ μῆκος ἑνὸς κάλω, ὅπερ εἶναι συνήθως 120 ὄργυιων ἢ 200 περιπυτῶν μέτρων).

Σελίς 44. De manière qu'on eût pu οὕτως ὥστε ἤθελε δυνηθῆ τις. Revenant sur ses pas ἐπανερχομένη. Les jambes en sang με τὰς κνήμας καθημαγμένας. Meurtrie μολωπιόμενον. La galerie ὁ ἐξώστης. Pour Virginie ὅσον δὲ διὰ τὴν Βιργινίαν. D'un port με στάσιιν.

Σελίς 45. Qui prend son vol ὅστις ἀφίπταται. De bon cœur προθύμως, ὁσμμένος. Sans connaissance ἀναίσθητον. Rendant le sang ἐκβάλλοντα αἷμα. Le fit mettre τὸν παρέδωκε. De notre côté τὸ καθ' ἡμῶν. Le long du rivage κατὰ μῆκος τῆς παραλίας.

Σελίς 46. D'après une fin κατὰ τὸ τέλος, κρίνοντες τὸ τέλος, τὸν θάνατον. Si peu mérités τόσον ἄδικα. En est ébranlée κλονίζεται ἐξ αἰτίας αὐτῶν, τῶν δεινῶν.

Colomba demande du sang.

Σελίς 48. Mezzaro λέξις

κορσικανική· πλατὺς πέπλος προσδεόμενος εἰς τὴν κορυφὴν τῆς κεφαλῆς διὰ μεγάλων καρφίδων καὶ οὔτινος τὰ κράσπεδα κατέρχονται μέχρι τῆς ὀσφύος. Boîte à cartouche φυσιογνωθῆκη. A la bonne heure! πολὺ καλὰ! ὅς εἶναι! En zigzag ἐλίγδην. S'acquitter parfaitement... ἐκπληρῶν ἄριστα τὴν ἀνιχνευτικὴν αὐτοῦ ὑπηρεσίαν. Muschetto τὸ ὄνομα τοῦ κυνός. De branchages ἐκ κλάδων δένδρων. Amoncelés σσσωρευμένων.

Σελίς 49. Qui se rattache ἣτις συνδέεται. Paganisme εἰδωλολατρεία. Un rameau d'arbre κλῶνον δένδρου. Offrande ἀφιέρωμα. L'amas, le mucchio ὁ σωρός. Devant ce tas πρὸ τοῦ σωροῦ ἐκεῖνου. Arbousier κόμαρος, δένδρον. Elle se mit à genoux ἐγονυπέτησε. Tinta ἐσήμανε. Fondit en larmes ἀνελάθη εἰς δάκρυα. L'œil sec με ἄδακρον ὄμμα. Du pouce διὰ τοῦ ἀντίχειρος. L'étreignant περιπτυσσομένη αὐτόν.

Σελίς 50. Reliques λείψανα. Courant la campagne περιφερόμενος εἰς τοὺς ἀγρούς.

Orso venge son père.

Σελίς 50. Les Barricini οἰκογένεια ἦν ἐμίσει θανασίμως ἢ οἰκογένεια Della Rebbia, εἰς ἣν ἀνήκεν ὁ Ὀρσος. Elle fut en proie à... κατελήφθη, κατετρώγετο ὑπὸ σφοδρᾶς ἀνησυχίας.

Σελίς 51. En tous sens

κατὰ πᾶσαν διεύθυνσιν. Pour ses hôtes διὰ τοὺς ξενιζομένους αὐτῆς, ἐννοεῖ τὴν Miss Nevil ἢ Miss Lydia καὶ τὸν πατέρα της. Une cavalcade ἐφιππος συνοδία. Qu'ils ne se fussent pas rencontrés πῶς δὲν συνητήθησαν. Aura pris par le haut ἴσως ἐπῆρε τὸν ἐπάνω δρόμον. Par le bas ἀπὸ τὸν κάτω δρόμον. Elle les fit partager κατέστησε κοινωνοὺς τούτων τὸν... Lorsqu'elle les eut mis au fait de la tentative ὅτε τοῖς ἐγνωστοποίησε τὴν ἀπόπειραν. De se mettre à table νὰ καθήσῃ εἰς τὴν τράπεζαν. Motifs plausibles λόγους εὐλόγοφανεῖς. Elle détruisait ἀνήρει. Croyant qu'il était de son devoir d'homme... νομίζων ὅτι ὡς ἀνὴρ εἶχε καθήκον νά...

Σελὶς 52. Della Rebbia ὁ Ὅρκος. La carnassière μετὰ τὴν κνηγετικὴν πύραν. La conjecture ἡ ἀκασία. Venait de lui suggérer (πρὸ ὀλίγου) τῇ εἶχεν ὑποβάλλει. A ce point capital εἰς τὸ οὐσιῶδες τοῦτο περιστατικόν. Insignifiante ἀσημαντος. Personne ne prêtait la moindre attention οὐδεὶς προσεῖχεν οὐδ' ἐλάχιστον.

Σελὶς 53. Chilina νεαρά κόρη, ἣτις ἦτο εἰς τὴν ὑπηρεσίαν τῶν ληστῶν. Montée à califourchon ἵπεύουσα περιβάδην ὡς οἱ ἄνδρες. Sauter à bas de sa monture νὰ πηδήσῃ κάτω ἀπὸ τὸν ἵππον της. A l'étouffer εἰς βαθμὸν ὅστε νὰ

τὴν πνίξῃ. D'une voix rauque διὰ φωνῆς τραχείας, βραχνώδους. Succéda à sa pâleur διεδέχθη τὴν ὠχρότητα αὐτῆς. L'Iris des bandits ἡ Ἴρις, ἦτοι ἀγγελιαφόρος, ἐννοεῖ τὴν Chilina. En avait long à raconter εἶχε πολλὰ νὰ διηγηθῇ. Patois γυδαία τοπικὴ διάλεκτος. Tel quel ὅπως καὶ ὅπως.

Σελὶς 54. Arracha plus d'une imprécation au colonel προεκάλεσε πολλὰς κατάρας τοῦ συνταγματάρχου. De façon à la mettre en pièces ὅστε νὰ τὴν ξεσχίσῃ. L'enfant τὴν παιδίσκη. Brandolaccio εἰς τῶν φυγάδων ἢ ληστῶν. Avec instance ἐπιμόνως. C'est ce qui le tourmentait le plus τοῦτο ἐβασάνιζε, κατέτρυχεν αὐτόν, τὸν Ὅρκον, μᾶλλον παντὸς ἄλλου. Quantité de... πολλὰ... Elle se mit à le couper ἤρρισε νὰ τὰ κόπῃ. De la charpie μοτόν, ξαντόν. Cette alternative de préoccupation et de sang-froid τὴν ἐναλλαγὴν, τὴν διαδοχὴν ἐκείνην ἀνησυχίας καὶ ἀπαθείας.

Σελὶς 55. L'épervier déploiera ses ailes ὁ ἰέραξ θὸ ἀπλώσῃ τὰς πτέρυγας του. A son air si doux ἐκ τοῦ τόσον πρᾶου ὕφους του. De porter plainte νὰ καταγγείλωσι. Coroner ἀνακριτῆς ἐν Ἀγγλίᾳ. Maquis χέρσοι θαμνώδεις, ἐν Κορσικῇ. Qu'elle ferait en sorte que... ἤθελε φροντίσει ἵνα... Ne faisait que soupirer διαρκῶς, ἀδιαλείπτως ἐστέναζεν.

Un lugubre cortège.

Σελίς 56. Procession συνοδία. En travers εγκαρσίως. L'adjoind ο πάρεδρος. Orlanduccio εἰς τῶν φρονευθέντων υἱῶν τοῦ Barricini. S'arrachaient les cheveux ἐπιλλόν τὰς τρίχας τῆς κεφαλῆς αὐτῶν. Poussaient des hurlements sauvages ὠλόλυξον ἀγρίως. Roidis ξηρά, δύσκαμπτα. Les cahots τοὺς τιναγμούς. Il se heurtait προσέκοιτε.

Σελίς 57. Lorsqu'on se trouva en vue ὅτε εὐρέθησαν ἀπέναντι. Rebbianistes ἀνιήροντες εἰς τὸν οἶκον τῶν Della Rebbia. Faire entendre νὰ ἐκβάλωσι. Les contrevents τὰ παρορθοόφυλλα. Firent voler des éclats de bois ἐξηρόντισαν θρύμματα ξύλων. Je vous défie σὰς ἀνηφῶ, σὰς περιφρονῶ. Fées malfaisantes δαιμόνια κακοποιά.

Σελίς 58. Qu'une lutte générale ne s'engageât μήπως μάχη γενική συνήπτετο. Disciplinés εἰδησιμένοι εἰς τὴν πειθαρχίαν, ὄντες πειθαρχικοί. En viennent rarement aux mains σπανίως συμπλέκονται. De leurs guerres intestines τῶν ἐμφυλίων αὐτῶν πολέμων. Contint συνεκράτησεν, ἀνεχαίτισεν. Sa chair τὴν σάρκα του, τὸ τέκνον του. A quoi bon? πρὸς τί; De ta main de faussaire διὰ τῆς πλαστογραφῆς χειρὸς σου. Je te donne

quittance σοῦ δίδω ἐξόφλησιν πληρωμῆς τοῦ χρέους σου.

Athènes.

Σελίς 60. Que j'ai jamais ressentie ἐξ ὅσων ἠσθάνθηιν ποτέ. Dans le sens propre du mot κατὰ τὴν νομίαν σημασίαν τῆς λέξεως.

Σελίς 61. La révélation du divin τὴν ἀποκάλυψιν τοῦ θείου. Le Jourdain ὁ Ἰορδάνης ποταμός. Entaché κηλιδωμένος. Pédantisme σχολαστικότης. Lourdaud ἀγροῦκος, σκαϊός. Un rococo ἀπειροκόλλον κροῖμα.

Σελίς 62. Sur ce pied-là κατ' αὐτὸν τὸν λόγον, ἀπὸ ταύτης τῆς ἀπόψεως. Trompe-l'œil ὀφθαλμοπλάνια. Pour induire en erreur ἵν' ἀπατήσωσιν, ἀποπλανήσωσιν. Le colline sacrée ὁ ἱερός βράχος, ἡ Ἀζρόπολις.

Prière sur l'Acropole.

Σελίς 62. Au seuil de tes mystères εἰς τὸν οὐδὸν τῶν μυστηρίων σου. L'initiation que tu conférais τὴν μύησιν, ἣν παραίχες, ἐχορήγεις.

Σελίς 63. A force de réflexions διὰ σκέψεων. Au prix de longs efforts ἄντι πολυετῶν ἀγώνων. Déesse aux yeux bleus θεὰ γλανκῶπις. D'une mer sombre ἐννοεῖ τὸν Ἀτλαντικὸν Ὠκεανόν. Hérissée de rochers βροιδούσης ἀποτόμων πετρῶν. Les algues τὰ

φύκη. Se mire le ciel ἐγκατο-
πιρρίζεται ὁ οὐρανός. Prenant
leur volée ἀφιπτάμενα. D'un
culte étranger ἐννοεῖ τὴν
Χριστιανικὴν θρησκείαν. Eu-
rhythmie Εὐρυθμία, ἐπωνυμία
τῆς Ἀθηνᾶς. Ils tombent en
ruines κατερειποῦνται. Au
bout de... μετὰ παρέλευσιν...
A tes inspirés εἰς τοὺς ὑπὸ
σοῦ ἐμπνεομένους.

Σελίς 64. Etoile de la
mer, rose mystique κλπ. ἐγ-
κόμια τῆς Παναγίας. Apostat
ἀποστάτης σοῦ. Les magiciens
barbares ἐννοεῖ τοὺς χριστιαν-
οὺς ἱερεῖς. Combien il m'en
coûte πόσον ὀκνῶ, δυσκολεύο-
μαι. Dont tu sourirais δι' ἃς ἤ-
θελες μειδιάσει. Hyperboréens
Ἵπερβόρειοι. Ceux qui te
servent τοὺς λατρεύοντάς σε.
Pambéotie παμβοιωτία, γενικὴ
ἀβελτηρία. De ce Calédonien
τοῦ Καληδονίου ἐκείνου, ἐννοεῖ
τὸν Ἑλγῖνον, ὅστις, ὡς γνω-
στόν, ἐσύλησε τὸν Παρθενῶνα.
Thulé Θούλη, ἐννοεῖ τὴν Ἀγ-
γλίαν. Théopée Θεονόη, ἐπί-
θετον τῆς Ἀθηνᾶς. La vie
du jeune Dieu τὸν βίον τοῦ
Ἰησοῦ Χριστοῦ. Énhémère
Εὐήμερος, Ἕλλην φιλόσοφος
τῆς Δ' π. Χ. ἐκατονταετηρίδος.
Trápézite τραπεζίτης, ἀργυρα-
μοιβὸς παρ' ἀρχαίοις.

Σελίς 65. Sous l'archontat
ἐπὶ ἀρχοντος Δ. Petit Juif
ἐννοεῖ τὸν Ἀπόστολον Παῦλον.
Les parvis τὰ προαύλια. Tout
de travers διαστρόφως. L'a
emporté ὑπερίσχυσεν. Tu te

taisis σὺ ἐσιώπας. A force
de... διὰ... Dont se passait
Platon ὦν ἄνευ ἕξι ὁ Π. Cora
Κόρη, Hygie Ὑγίεια, ἐπωνυ-
μία τῆς Ἀθηνᾶς. Promachos
Πρόμαχος, ἐπωνυμία τῆς Ἀθη-
νᾶς. Aréa Ἀρεία, ἐπωνυμία
τῆς Ἀθηνᾶς. Ergané Ἐργάνη,
ἐπωνυμία τῆς Ἀθηνᾶς.

Σελίς 66. Des théories
θεωρίας, πρεσβείας. Des mau-
vais génies de la nuit ἐκ τῶν
κακῶν δαιμόνων τοῦ σκότους,
ἐκ τῶν βαρβάρων. De l'infâme
Lysandre τοῦ ἀτίμου Λυσάν-
δρου, κρημνίσαντος, ὡς γνω-
στόν, τὰ τεῖχη τῶν Ἀθηνῶν.
De me tenir en repos νὰ μέ-
νω ἡσυχος, νὰ ἡσυχάζω. Ar-
chégète Ἀρχηγέτης, ἐπωνυμία
τῆς Ἀθηνᾶς. Hormis πλὴν.
Stylite στυλίτης, ἀσκητὴς μέ-
νων ἐπὶ στυλῶν πρὸς σκληραγω-
γίαν. Architrave ἐπιστήλιον.

Σελίς 67. Désapprendre ν'
ἀπομάθω. Jusqu'à leurs dé-
faits ὡς καὶ τὰ ἐλαττώματα
αὐτῶν. Hippiia Ἴππία, ἐπωνυ-
μία τῆς Ἀθηνᾶς. Frise διά-
ζωμα. Fibre ἴς, χορδή. Salu-
taire Σώτεια, ἐπίθετον τῆς
Ἀθηνᾶς. A l'heure qu'il est
ἐπὶ τοῦ παρόντος. Sans folle
outrecuidance ἄνευ μωρᾶς ἀ-
λαζονείας. Que me suggère
ἄς μοῦ ὑποβάλλει.

Σελίς 68. Qu'y faire ? τί
ποιητέον ; Austral νότιος. Ta
cella ὁ σηκός σου. On est
quitte envers elle ἀνταποδίδει
τις εἰς αὐτὴν τὴν εὐγνωμοσύ-
νην αὐτοῦ. Dans le linceul

de pourpre εἰς τὸ πορφυροῦν
σάβανον.

Le Cid.

Σελίς 71. Tout autre que
mon père πᾶς ἄλλος πλὴν τοῦ
πατρός μου, πλὴν ἡμῶν. L'é-
prouverait θὰ ἐλάμβανε τούτου
πῆραν. Digne ressentiment
εὐγενῆς ὀργή. Revit ἀναστῆ.

Σελίς 72. De tous deux
ἀμφοτέρων ἡμῶν. Il porte un
coup mortel καταφέρει τραῦμα
καίριον. A trompé... προέδωκε
τὴν γενναίαν μου ὀρμήν. Ce fer
τὸ ξίφος τοῦτο. Au tien εἰς
τὴν σὴν χεῖρα. Au surplus ἄλ-
λως δέ. A redouter φοβερὸν.
Porter l'effroi ἐνοσπεύοντα τρού-
μον. Rompus συντριβείσας. De
grâce πρὸς Θεοῦ. Ne réplique
point μὴ μοῦ ἀντιλέγης. L'of-
fenseur ὁ ὑβριστής. La ven-
geance ἡ ἐκδίκησις, μετωνυμία:
τὸ ξίφος, ὄργανον τῆς ἐκδική-
σεως, εἰς τὴν χεῖρα τοῦ Ροδρίγου,
εἶναι ἤδη αὐτῆ ἡ ἐκδίκησις. Ac-
cablé des malheurs κύπτων
ὑπὸ τὸ βάρος τῶν συμφορῶν.

Σελίς 73. A moi, comte,
deux mots δύο λέξεις, κόμη,
νά σου εἶπω. Ote-moi ἀπάλλα-
ξόν με. La même vertu ἀντὶ
la vertu même. Que m'im-
porte? τί με μέλει; Présom-
ptueux οἰηματίας, ἀνθάδης.
Sans t'émouvoir ἀταράχως.
Aux âmes bien nées εἰς τὰς
εὐγενεῖς ψυχάς.

Σελίς 74. Te mesurer à
moi! σὺ ν' ἀγωνισθῆς πρὸς
ἐμέ! A deux fois ne se font

pas connaître δις δὲν γνωρί-
ζονται, δηλ. γνωρίζονται ἅμα
τῇ ἐμφανίσει των. Coup d'es-
sai δοκίμιον, ἀπαρχή. Coup de
maître ἔργον λαμπρόν. Le
destin de ma perte τὴν μοῖ-
ραν τοῦ θανάτου μου. Aux dis-
cours que tu tiens ἐκ τῶν λό-
γων τοὺς ὁποίους λέγεις. Tous
ses mouvements ὅλα αἱ ὀρμαὶ
αὐτοῦ, τοῦ ἔρωτός σου. Répond
ἀνταποκρίνεται. Dispense ma
valeur ἀπάλλαξον τὴν ἀνδρείαν
μου.

Σελίς 75. D'une indigne
pitié ὑπὸ ὑβριστικοῦ οἴζτου.
Sans discourir ἄνευ ματαίων
λόγων. Es-tu si las de vivre?
τοσοῦτον βραδύνθης τὴν ζωὴν;
Dégénère εἶναι ἔκαυλος, ἀνά-
ξιος υἱὸς ὁ... Dès que j'ai su
ἅμα ἔμαθον. Vous demander
justice νὰ ζητήσῃ παρ' ἡμῶν
δικαιοσύνην.

Σελίς 76. Bien que mon
âme compatisse καίτοι συμπα-
θεῖ ἡ ψυχὴ μου. A ses dé-
plaisirs εἰς τὴν ὀδύνην τῆς.
Son trépas ὁ θάνατός του.

Σελίς 77. Parlez à loisir
ὀμιλήσατε ἡρέμα. Je prends
part à... συμμερίζομαι τὴν....
A gros bouillons κρουνηδόν.
De son généreux flanc ἐκ τῶν
γενναίων στέρονων του. Qui tout
sorti ὅπερ καὶ χυθὲν. Fume
encor de courroux ἀγνίζον ἔτι
ἔξ ὀργῆς βοᾷ. Au milieu des
hasards ἐν μέσῳ τῶν κινδύνων.
La voix me manque ἐκλείπει
ἡ φωνή μου.

Σελίς 78. Écrivait mon

devoir ἐχάρατε τὸ καθήκον μου. Sa valeur ἢ ἀνδρεία του. Pour se faire entendre ἵνα εἰσακουσθῆ. Avec impunité ἀτιμωρητέ. Triomphe νὰ καταπατῆ. Qu'on vient de vous ravir ὄν ἄρτι σᾶς ἀφήρπασαν. Pour mon allégeance πρὸς ἀνακαίφισιν τῆς ὀδύνης μου. Au bien ἐπ' ἀγαθῷ. La force τὸ σροίγος. Apprête παρασκευάζει. Destin malheureux θλιβεράν μοῖραν. Les longs travaux οἱ πολυτετεῖς ἀγῶνες.

Σελίς 79. Pour avoir trop vécu ἐπειδὴ ἐξῆσα ὑπὲρ τὸ δέον. Mes envieux οἱ φθονοῦντές με. Jaloux de votre choix φθονῶν διὰ τὴν ὑμετέραν ἐκλογὴν ὁ βασιλεὺς εἶχεν ἐκλέξει τὸν Δὸν Διέγον παιδαγωγὸν τοῦ πρίγκηπος τῆς Καστιλίας. L'impuissance de l'âge τὸ ἀσθενὲς τῆς ἡλικίας μου. Harinois πανοπλία· sous le harinois ὑπὸ τὰ ὄπλα. L'effroi τὸ φόβητρον. Si je n'eusse produit εἰδὼν δὲν εἶχον γεννήσει. Mérite un châtement εἶναι πράξις ἀξιοποινοῦ. A failli ἠμάρτησεν. Se plaint ἐγκαλῆ. Ce chef τὴν κεφαλὴν ταύτην. Que les ans vont ravir ἦν ὁ θάνατος μετὰ μικρὸν θ' ἀρπάσῃ. Sans regret ἀλύπως. D'importance σπουδαία. En plein conseil ἐν πλήρει συμβουλίῳ.

Σελίς 80. M'ordonner du repos, c'est croire mes malheurs ἢ ἡσυχία ἦν μοῦ διατάσσετε ἐπιτείνει τὴν συμφορὰν μου. Prendre haleine νὰ πάρω

ἀναπνοήν, ν'ἀναπνεύσω. N'a point lieu de te désavouer οὐδένα λόγον ἔχει νὰ σὲ ἀποκηρύξῃ. C'est d'eux que tu descends ἐκείνων εἶσα ἀληθῆς ἀπόγονος. De mon heur τῆς εὐτυχίας μου. L'affront τὸ στίγμα τῆς ὕβρεως, τοῦ κολάφου.

Σελίς 81. L'honneur vous en est dû ἢ τιμὴ αὐτῆ εἰς ὑμᾶς ὀφείλεται. Je m'en tiens trop heureux θεωρῶ ἑμαυτὸν λίαν εὐτυχῆ διὰ τοῦτο. Éclate νὰ ἐκδηλωθῆ. Contre ma flamme κατὰ τοῦ ἔρωτός μου. Plus cher que le jour τιμαλφεστέρα τῆς ζωῆς. D'autant plus je te dois de retour τοσοῦτο μείζονα σοῦ ὀφείλω εὐγνωμοσύνην. Ces faiblesses ταύτην τὴν ἀθυμίαν. Mon honneur offensé ἢ ὕβρισθεῖσα τιμὴ μου. Sur moi-même κατ' ἐμοῦ αὐτοῦ. Du change τῆς μεταβολῆς, ὄρ/. σημ.

Σελίς 82. Mes liens sont trop forts... δεσμοὶ τοσοῦτον ἰσχυροὶ δὲν λύονται τοιοῦτοτρόπως. M'engage με δεσμεύει. Vont descendre μέλλουσι ν' ἀποβῶσιν. Poussés ὀρμώμενοι. Se venaient offrir ἤρχοντο νὰ προσφερῶσιν. Tu les a prévenus σὺ τοὺς προέλαβες. Te demande σὲ καλεῖ. L'abord τὴν ἔφοδον. Fais devoir... κατόρθωσον νὰ ὀφείλῃ ὁ βασιλεὺς σου τὴν σωτηρίαν του εἰς τὴν ἀπώλειάν σου. Les palmes sur le front δαφνηστεφής.

Σελίς 83. La gloire de

Castille τὸ σέμνωμα τῆς Καστίλλιας. Race de tant d'aïeux ἀπόγονοι τοσούτων ἡρώων. Que l'essai de la tienne (ἐνν. valeur) a égalés ὧν (προγόνων) οἱ πρῶτοί σου ἀγῶνες κατέστησαν ἐφάμιλλον. Cid λέξις ἀραβική, σημ.: ἀρχηγός, κύριος, δεσπότης. Je ne t'envierai pas ce...δὲν θὰ σὲ φθονήσω διὰ τοῦτον...Qu'il comble d'éprouvante ἄς πληροῖ τούμου. Sous mes lois ὑπὸ τὸ σκήπτρόν μου. Ce que tu me vaux τί εὐεργασίας μοῦ παρέσχες. Honte ἐντροπή, αἰδώς. Elle fait trop de compte ἄξιόι μεγάλης τιμῆς.

Σελίς 84. Ne s'en acquittent pas δὲν ἐκκληροῦσιν αὐτό. Plus au long ἐκτενεότερον. Sans votre autorité ἄνευ τῆς ἀδείας σας. De sortir de la vie νὰ καταλείπω τὴν ζωὴν, ν' ἀποθάνω. Ta chaleur à venger... τὴν ὀριμὴν σου πρὸς ἐκδίκησιν τῆς... A beau parler εἰς μάτην ὀμιλεῖ. Une mâle assurance ἀρρονοπὸν θάρρος.

Σελίς 85. Aussitôt qu'arrivés ἅμα τῇ ἀφίξει ἡμῶν. Brûlant d'impatience ἀνυπομονοῦντες. Contre terre κατὰ γῆς. En fait de même πρᾶτται τὸ αὐτό. Se tenant cachée μένουσα κεκρυμμένη. Trente voiles τριάκοντα πλοῖα. Abusant ἀπατώσης. De nous avoir surpris οὐ μᾶς κατέλαβον ἔξ ἀπροόπτου. Ils descendent ἀποβαίνουν. Poussons βάλλομεν. Se confondent συνταράσσονται. Ils s'estiment perdus θεωροῦσιν

ἑαυτοὺς ἀπολεσθέντας. On reprend son rang ἢ ἐπανακάμνη εἰς τὴν θέσιν του. Les rallient τοὺς συνασπίζουσιν. Sans avoir combattu ἀμαχητεί. Leur rend leur vertu ἀποδίδει εἰς αὐτοὺς τὴν ἀνδρείαν των.

Σελίς 86. De pied ferme σταθερῶς. Alfange φάσγανον, μάχαρα. Sans gloire ἄδοξοι. Inclinaît ἐκλινεν. A leur tour καὶ αὐτούς. Notre avantage τὴν νίκην ἡμῶν. Perd courage ἀποθαρρύνεται. Ils gagnent leurs vaisseaux φθάνουσιν εἰς τὰ πλοῖά των. Sans considérer μὴ προσέχοντες. Cependant que ἐν ᾧ. A se rendre νὰ παραδοθῶσιν. Le cimetre μετὸ ξίφος. Je me nomme λέγω τὸ ὄνομά μου, δηλῶ τίς εἶμαι. Faute de combattants ἐλλείπει μαχητῶν.

Σελίς 87. Ma conquête ἐννοεῖ τὴν Χιμένην. La loi du combat ἡ Χιμένη, καὶ μετὰ τὴν κατὰ τῶν Μαυριτανῶν νίκην τοῦ Ροδρίγου, διηρώσα ἐκδίκησιν, ἀνέθεσεν εἰς τὸν Δὸν Σάγγον νὰ μονομαχήσῃ μετὰ τοῦ Ροδρίγου, τοῦ βασιλέως ὑποσχθέντος ὅτι ὁ νικητὴς θὰ ἐλάμβανε πρὸς ἀμοιβὴν τὴν χεῖρα τῆς Χιμένης. Ὁ Ροδρίγος ἐνίκησε κατὰ τὴν μονομαχίαν ἐκείνην, ἣν ὑπαινίσσεται ἐναυθα. Mes travaux τοὺς ἀγῶνάς μου, τοὺς ἄθλους μου. Mettre en fuite νὰ τρέσω εἰς φυγὴν. Le pouvoir des humains τὴν δύναμιν τῶν ἀνθρώπων. Ont droit δικαιοῦνται.

Pour vous en revancher πρὸς ἀνταπόδοσιν, πρὸς ἀνταμοιβήν τούτου. En déplorant μοι sort οἰκτείρουσα τὴν τύχην μου. Pour m'en pouvoir dédire ὥστε δὲν δύναμαι ν' ἀπαρηθῶ αὐτά.

Σελίς 88. A quoi que vous m'avez condamnée εἰς ὅ,τι καὶ ἂν μὲ καταδικάσατε. Le salaire ἡ ἀμοιβή, τὸ τίμημα. Être à lui ν' ἀνήκης εἰς αὐτόν. Le prix de sa victoire τὸ ἀθλον τῆς νίκης του. Fais-toi si bien priser κατάστησον σεαυτὸν τοσοῦτον διάσημον. Quoi qu'il me faille endurer καίτοι θὰ πάσχω, θὰ ὑποφέρω. Ce m'est trop d'heur μοῦ εἶναι μεγίστη εὐτυχία. Un point d'honneur ζήτημα τιμῆς, φιλοτιμία.

Athalie.

Σελίς 90. L'Éternel τὸν Αἰώνιον, τὸν Θεόν. Sitôt que... ἡ φυσικὴ σειρὰ τῶν λέξεων τῶν στίχων τούτων εἶναι ἡ ἐξῆς: Sitôt que la trompette sacrée annonçait le retour de ce jour, le peuple saint inondait en foule les portiques du temple, orné partout de festons magnifiques. De festons δι' ἀνθοπλεγμάτων. Ces prémices ταῦτα τὰ πρωτόλεια. D'une femme μᾶς γυναικός, ἔγνωε τὴν Ἀθαλίαν. D'adoreurs zélés προσκυνητῶν εὐλαβῶν. Nous retracer quelque ombre ν' ἀγαπαραστήση ἡμῖν

σκιάν τινα. Baal Βῆλος, φωνικὴ θεότης. Se fait initier μυσταγωγεῖται. A ne vous rien cacher ἵνα μὴ οὐδὲν σᾶς κρύψω. Vous faisant arracher διατάσσουσα νὰ σᾶς ἀποσπάσωσιν. (Je tremble qu'Athalie) n'achève (φοβοῦμαι μήπως ἡ Ἀ.) ἀποτελειώσῃ. Et d'un respect forcé... καὶ μήπως ἀποβάλλῃ τὰ λείψανα βεβιασμένου σεβασμοῦ. Etre saint ὅτι δύνασθε νὰ εἰσθε ἅγιος.

Σελίς 91. Est traité de... χαρακτηρίζεται ὡς... Du mérite... ἡ φυσικὴ σειρὰ τῶν λέξεων εἶναι ἡ ἐξῆς: Cette reine jalouse du mérite éclatant. Le front ceint μὲ τὸ μέτωπον περιβαλλόμενον ὑπὸ... A Baal prête son ministère τὸν Βῆλον ὑπηρετεῖ. Pour vous perdre ἵνα σᾶς καταστρέψῃ. Il n'est point de ressorts... δὲν ὑπάρχουσι τεχνάσματα, αἵτινα νὰ μὴ ἐφευρίσκῃ. Il lui feint προσποιεῖται αὐτῇ. Plus j'y pense.. ὅσον περισσότερο τὸ σκέπτομαι, τόσοσιν ὀλιγώτερον δύναμαι ν' ἀμφιβάλλω. Ne soit près d'éclater εἶναι ἐτοιμὴ νὰ ἐκραγῇ.

Σελίς 92. Je rends grâce au zèle officieux εὐχαριστῶ τὸν φιλόφρονα ζῆλον. Cette oisive vertu ἡ ἀπρακτος αὐτῆ ἀρετῆ. Vous en contentez-vous? ἀρκεῖσθε εἰς αὐτάς; Une impie étrangère ἀσεβῆς ξένη, ἡ Ἀθαλία· ὁ Ἑβραϊκός νόμος ἀπέλειε τοὺς ξένους τοῦ θρόνου. Qui rassurâtes ὅστις ἐνεθαρρύνετε. Que sert de

vous parer ? εἰς τί χρησιμοποιεῖται νὰ ποιησθε ἐπίδειξιν (τοῦ ἔργου πρὸς τὸν νόμον ;) Quel fruit me revient-il ? ποῖον καρπὸν ὀφελοῦμαι ; Le sang crie τὸ αἷμα κραυγάζει, ζητεῖ ἐκδίκησιν. Exterminez les crimes ἐκδιώξατε τὰ ἐγκλήματα.

Σελίς 93. Vît éteindre la race εἶδε σβεννυμένην τὴν γενεάν. Si jaloux τοσοῦτον ἀνεχόμενος. Terrassée καταβλήθεν. S'est lassée ἀπηύδησε. De merveilles sans nombre δι' ἀναριθμητῶν θαυμάτων. L'arche sainte ἡ ἱερά κιβωτός. Par plus d'effets διὰ πλείονων ἔργων. Sans ébranler ton cœur χωρὶς νὰ συγκινῶσι τὴν καρδίαν σου. Cette reine foulée ταύτην τὴν βασίλισσαν καταπατηθεῖσαν. Les chiens désaltérés τοὺς κόνας ποτισθέντας. La troupe confondue τὸν ὄμιλον κατασχυνθέντα. Un ciel d'airain ἀσχυμώδης, ξηρὸς καιρὸς, ἀνομβρία. A ces traits éclatants εἰς τὰ λαμπρὰ ταῦτα ἔργα. Faire éclater sa gloire νὰ φανερώνη τὴν δόξαν του.

Σελίς 94. Une suite πομπεoose πολυάρθμος σειρά. Pourquoi renoncez-vous διατί ἀπαρνεῖσθε τὰς... L'enfant même καὶ αὐτὸ τὸ παιδίον, ἐννοεῖ τὸν Ἰωάν. Je vis percer le père εἶδον τραυματιζόμενον τὸν πατέρα.

Σελίς 95. L'astre du jour τὸ ἄστρον τῆς ἡμέρας, ὁ ἥλιος. La troisième heure ἡ τρίτη ὥρα, δηλ. καθ' ἡμᾶς ἡ ἑννάτη

προΐνή. La pompe solennelle ἡ ἐορτάσιμος πομπή.

Psara.

Σελίς 96. Allah ! ἐπιφώνημα τῶν Τούρκων, σημ. Θεέ ! Au prophète εἰς τὸν προφήτην, τὸν Μωσάμω. Illustrant leur défaite καθιστῶντες λαμπρὰν τὴν ἦταν αὐτῶν (διὰ τῆς ἀνδρείας των). Font crouler ses remparts κατακρημνίζουσι τὰ ὀχυρώματα αὐτοῦ. Une race invincible φυλὴν ἀήττητον, ἐννοεῖ τὴν Ἑλληνικὴν. Un seul être μίαν μόνην ὑπαρξίν, μίαν ψυχὴν ζῶσαν. Eût fléchi ἤθελεν ὑποταθῆναι εἰάν εἶχε μάθει τὴν τύχην τῆς Χίου. La peste ὁ λοιμὸς, ὄν. μετὰ τὴν σφαγὴν τῶν Ψαρῶν, ἐπέφερον εἰς τοὺς Τούρκους τὰ μᾶσματα τῶν πτωμάτων. N'implorons qu'elle μόνον αὐτὸν (τὸν λοιμὸν) ἄς ἐπικαλεσθῶμεν. Les fêtes δηλαῖ σφαγαί. Psara succombe τὰ Ψαρὰ πίπτουσι, κυριεύονται. Combien de têtes πόσαι κεφαλαί, ἐννοεῖ τὰς κεκοιμημένας κεφαλὰς, αἵτινες ἐστέλλοντο θορυμβητικῶς εἰς τὸν Σουλτάνον. L'outrage ajoute à vos appas ἡ ὕβρις ἐπαυξάνει τὰ θέληγοτάσας. Qu'un peuple libre λαὸς ἐλεύθερος, δηλ. ὁ Ἑλληνικὸς. Paix ! σιωπή ! D'une voix courroucée διάφωνῆς ὀργίλης.

Σελίς 97. Les chefs οἱ βασιλεῖς. On les a vus sourire ἐθεάθησαν μειδιῶντες. Psara n'est plus τὰ Ψ. δὲν ὑπάρχουσι

πλέον. Dieu vient de l'effacer ὁ Θεὸς ἐξήλειπεν αὐτὰ πρὸ μισροῦ. Qui lui reste à verser ὅσον τοῦ μένει νὰ χύσῃ. Stamboul ἢ Κωνσταντινούπολις. Les Grecs ! οἱ Ἕλληνας ἔρχονται ! A surpris κατέλαβε. Est payé ἐπληρώθη, ἐξεδιζήθη.

La jeune Captive.

Σελίς 97. La jeune captive ἡ νεαρά δεσμώτις, ἐννοεῖ τὴν δεσποινίδα de Coigny, διάσημον διὰ τὸ πνεῦμα καὶ τὸ κάλλος αὐτῆς· αὐτὴ ἦτο ἐγκάθειρκτος ἐν τῇ φυλακῇ τῆς Conciergerie, ἐν Παρισίοις, τῷ 1794, καὶ ὄν χρόνον καὶ ὁ André Chénier ἐκρατεῖτο ἐκεῖ. L'épi naissant ὁ ἀριφυής, ὁ τρυφερός στάχυς. Sans crainte du pressoir ἄνευ φόβου μήπως ἐκκοπῇ καὶ ἐμβληθῇ εἰς τὸν ληνόν. Le pampre ὁ ὄσχος, ἡ οἰναρίς, κλάδος ἀμπέλου με φύλλα καὶ καρπούς. Les doux présents de l'aurore τὰ ἡδέα δῶρα τῆς ἠοῆς, τὴν δρόσον.

Σελίς 98. Quoi que l'heure présente... ὅσην καὶ ἂν ἔχη ταραχὴν καὶ θλίψιν ἢ παροῦσα ὥρα. L'illusion féconde... ἡ γόνιμος ἀπάτη κατοικεῖ ἐν τῇ καρδίᾳ μου· δηλ. ὡς νέα, βλέπω τὰ πάντα ὑπὸ ἐπαγωγὰ χρώματα. Échappée aux réseaux... διαφυγοῦσα ἐκ τῶν δικτύων τοῦ σκληροῦ ὀρνιθοθήρα. Aux campagnes du ciel εἰς τὸν ἀέρα. Philomèle ἡ

Φιλομήλα, ἡ ἀηδὼν. Est-ce à moi de mourir ? πρέπει ἐγὼ ν'ἀποθάνω ; Et ma veille... ἀναστροφή ἀντὶ ma veille ni mon sommeil ne sont en proie aux remords δὲν κατατρώχονται ὑπὸ τύψεων συνειδήτος. Ma bienvenue au jour... ὅταν ἐξυπνῶ, πάντες οἱ ὀφθαλμοὶ μοῦ προσμεδιῶσιν. Des ormeaux τῶν πελεῶν (ἐννοεῖ τὰ ἔτη τῆς ἡλικίας τῆς). Qui bordent le chemin τῶν παρὰ τὴν ὁδὸν φρουμένων. Mes lèvres ont pressé τὰ χεῖλη μου ἤγγισαν. Au printemps εἰς τὸ ἔαο, εἰς τὴν νεότητα. La moisson τὸ θέρος, τὴν ὄριμον ἡλικίαν. Mon année τὸ ἔτος, δηλ. τὴν ἡλικίαν, τὰ ἔτη ὅλης τῆς ζωῆς μου. L'honneur du jardin τὸ ὀγλάσιμα τοῦ κήπου.

Σελίς 99. Triste et captif καίτοι ἐγὼ ἤμην τεθλιμμένος καὶ δεσμώτης. Et secouant le joug... καὶ ἀποτινάσσων τὸ βάρος τῆς φθινούσης ζωῆς μου. Aux douces lois des vers... εἰς τοὺς γλυκεῖς νόμους τῶν στίχων ὑπέτασσον τοὺς φθόγγους τοῦ στόματος αὐτῆς, δηλ. ἐστιχοῦργουν ὅσα ἐκεῖνη ἔλεγεν. A quelque amant des loisirs studieux εἰς τινα ἀγαπῶντα τὰς φιλομαθεῖς τέχνας, εἰς τινα φύλον τῆς μελέτης. Craindront de voir finir leurs jours θέλουσι φοβεῖσθαι μήπως ἀποθάνωσιν. Ceux qui les passeront près d'elle ὅσοι ζήσωσι πλησίον αὐτῆς.

La Grand'mère.

Σελίς 99. On dirait θὰ ἔλεγέ τις ὅτι εἶσαι ἤ... Pour ne plus nous chérir? ὥστε νὰ μὴ μᾶς ἀγαπᾶς πλέον; L'âtre scintille ἢ ἐστία σπινθηροβολεῖ.

Σελίς 100. Par degrés βαθμηδόν. Les esprits τὰ φαντάσματα, τὰ στοιχεῖά. Nagueère πρὸ ὀλίγου. La couche déserte τῆς ἐρήμου κλίνης.

La Charité.

Σελίς 100. Sur votre seuil de pierre ἐπὶ τοῦ λιθίνου κατοφλίου σας.

Σελίς 101. Les miettes des orgies τὰ ψιχία τῶν ὀργίων. Qui se fit homme τοῦ ἐνανθρωπήσαντος Θεοῦ. Le méchant même καὶ αὐτὸς ὁ κακός.

Le Laboureur et ses Enfants.

Σελίς 101. Prenez de la peine μοχθήσατε. C'est le fonds... ἡ ἐργασία, ὁ μόνθος

εἶναι τὸ ἀσφαλέςτατον ἀγαθόν.

Σελίς 102. Vous en viendrez à bout θὰ κατορθώσετε νὰ τὸν εὑρετε. Faire l'août (προφέρ. oût): εἰς τὰς βορείους ἐπαρχίας τῆς Γαλλίας ὁ θερισμός γίνεται κατ' Αὐγουστον ὅθεν ἡ φράσις faire l'août σημαίνει: κάμνω τὸν θερισμόν, θερίζω. D'argent, point de caché ἀντί: il n'y avait point d'argent caché.

Le Papillon.

Σελίς 102. A peine écloses μόλις ἀνοίγουν.

Apollon et Homère.

Σελίς 103. Le sacré vallon ἢ μεταξὺ τοῦ Παρνασσῶ καὶ τοῦ Ἑλικῶνος κοιλάς. ἡ φράσις le sacré vallon σημαίνει τὸν Παρνασσόν. De neuf sœurs τῶν Μουσῶν. Le dieu des vers ὁ Ἀπόλλων. Permesse Παρμησσός, ποταμὸς τῆς Βοιωτίας ἀφιερωμένος ταῖς Μούσαις.



